



L'HÉRITIÈRE DE CALABRE

Seb Le Réveur



L'Héritière de Calabre

Par Seb Le Reveur

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : La terre et les cendres	4
Chapitre 2 : Le registre d'ombre	9
Chapitre 3 : Sang sur le granit	15
Chapitre 4 : Le verre et l'acier	20
Chapitre 5 : Les visages gris	24
Chapitre 6 : Trajectoire interrompue	28
Chapitre 7 : Retour au silence	36
Chapitre 8 : L'érosion du secret	41
Chapitre 9 : La loi du fer	46
Chapitre 10 : Le sacrifice de la mère	52
Chapitre 11 : Rupture de contrat	56
Chapitre 12 : Chasse à l'homme	63
Chapitre 13 : La prise d'otage	68
Chapitre 14 : Négociation forcée	76
Chapitre 15 : Code et chaos	81
Chapitre 16 : L'embuscade milanaise	86
Chapitre 17 : Le bastion de pierre	93
Chapitre 18 : Face-à-face fratricide	100
Chapitre 19 : L'épuration judiciaire	104
Chapitre 20 : L'héritière du froid	109

Chapitre 1

La terre et les cendres

La chambre de Santo sentait l'huile de bergamote, la sueur rance et l'ombre. C'était une pièce de pierre brute, nichée dans les replis de l'Aspromonte, où la modernité n'avait pénétré que par les ondes invisibles d'un routeur satellite dissimulé derrière un crucifix en bois d'olivier. Le vieil homme était allongé sur le lit à baldaquin, les draps de lin tirés jusqu'à la taille. Ses mains, noueuses comme des racines de chêne, ne tremblaient plus. La mort n'avait pas apporté la paix, seulement une rigidité dédaigneuse.

Sofia se tenait près de la fenêtre étroite. Elle ne pleurait pas. Ses yeux de magistrate stagiaire scannaient la pièce avec une froideur clinique. Pour elle, ce corps n'était plus un père ; c'était un vide juridique, un actif sans gestionnaire, une faille de sécurité majeure. Dehors, le soleil de juillet écrasait la Calabre. La poussière montait des sentiers, portée par un vent sec qui n'apportait aucun soulagement.

Le bruit d'une Alfa Romeo Giulia remontant la piste déchira le calme. Puis le claquement sec d'une portière. Sofia ne bougea pas. Lorenzo entra dans la chambre sans frapper, l'odeur de cigarette et d'adrénaline collée à sa chemise noire. Il s'arrêta au pied du lit.

— Il est parti sans un mot ? demanda Lorenzo. Sa voix était rauque.

— Les morts parlent rarement, Lorenzo. Tu devrais le savoir.

— Le vieux nous laisse un merdier, grogna-t-il, posant sa main sur le front froid de Santo. Les clans de Platì attendent de voir si on va baisser la tête. Ils croient qu'avec

lui, c'est la fin du nom.

Sofia quitta la fenêtre. Ses talons claquèrent sur le sol en terre battue.

— Ce n'est pas la fin du nom, Lorenzo. C'est la fin de ton époque.

— Mon époque ? C'est mon époque qui paie tes études à Milan, Sofia. Tu crois que tes codes de loi protègent quoi que ce soit ici ? Ici, c'est la terre. Et la terre, on la tient avec le sang.

Il sortit un Beretta de sa ceinture et le posa brutalement sur la table de nuit.

— Tu es un monstre, Sofia.

— Le marché ne connaît pas ce mot, Lorenzo. Il ne connaît que le rendement. Range ça. On n'est pas dans un film de série B.

Lorenzo s'approcha d'elle, l'envahissant de sa stature.

— Où est le registre ?

— Le registre n'est pas ce que tu crois. Tu cherches des ennemis à frapper, alors que le clan possède désormais 15 % d'une entreprise de parcs éoliens en mer du Nord. Tu veux régner sur la poussière ? Vas-y. Mais l'argent voyage dans des câbles de fibre optique que tu ne sais même pas situer.

Lorenzo lui saisit le poignet. Sofia soutint son regard sans broncher.

— Si tu ouvres ce tiroir sans moi, tu déclencheras des alertes bancaires à Francfort que tu ne pourras pas éteindre avec ton flingue.

Un cri retentit dans la cour. À l'extérieur, deux cousins tenaient un jeune touriste par les cheveux. Le gamin tremblait. Lorenzo sortit son couteau de saignée. Sofia intervint, non par pitié, mais par calcul. Elle prit le téléphone du garçon, manipula l'écran avec une aisance chirurgicale.

— Voilà. J'ai envoyé un message à ses parents, j'ai effacé sa géolocalisation. Ciccio va l'emmener à la route nationale. Cela me coûte une faveur à la préfecture que j'aurais préféré garder en réserve, mais un cadavre de touriste est un désordre plus onéreux encore.

Lorenzo rangea son couteau, vaincu par cette logique froide. L'ombre de la Masseria s'allongea de deux mètres avant que la première calandre chromée ne brise l'horizon. Les oncles arrivaient.

Sofia retourna dans la chambre. Elle déverrouilla le tiroir secret du bureau. Pas de papier. Juste une clé USB en titane et un vieux carnet de cuir. Elle l'ouvrit. Un dossier crypté nommé *REMISSIO* exigeait une empreinte biométrique. Elle s'approcha du lit, prit la main de Santo. Elle pressa l'index du vieil homme sur un tampon encreur, puis sur une feuille de papier qu'elle scanna. Un geste de profanation, une trahison ultime de la chair.

Le fichier s'ouvrit. Ce n'était pas de l'argent. C'était une cartographie de la vulnérabilité de l'État : juges, politiciens, commissaires. Et le dernier nom : *Magistrate Sofia Valenti. Statut : En attente d'activation.*

Lorenzo entra alors qu'elle refermait l'ordinateur. Il tenait une bassine d'eau.

— Il faut le laver, dit Sofia, sa voix devenant un scalpel. On ne peut pas appeler les oncles tant qu'il n'est pas présentable. Tu veux qu'ils voient un vieillard qui a pissé dans ses draps en crevant ?

Lorenzo s'exécuta avec une rudesse qui tenait de la profanation. Sofia observait le corps lavé.

— Tu as été trop lent, père, murmura-t-elle. Tu as gardé la terre sous tes ongles alors qu'il fallait acheter le ciel.

Elle descendit sur la terrasse. L'odeur de la bergamote s'était dissipée, remplacée par le parfum plus sec du tabac froid et de l'origan séché qui montait de la cuisine. Turi « Le Borgne » l'attendait.

— Santo était un grand homme, commença Turi.

— Santo savait tenir sa langue et sa frontière. C'est rare par les temps qui courent, coupa Sofia. Mais la terre ne suffit plus. Vos bénéfiques à Gioia Tauro ont chuté. Votre circuit via Malte est grillé.

Turi plissa son œil unique. La menace financière de Sofia le glaça plus qu'une arme. Lorsqu'il partit, Lorenzo s'effondra sur une chaise, terrassé par l'autorité de sa sœur.

— On l'enterre ce soir, dit-il. On ne change pas qui on est.

— On ne brûlera pas le corps, Lorenzo, répondit Sofia en regardant la liste des traîtres de l'État sur son écran.

— Ah ? Tu as changé d'avis ?

— On va le livrer à la police.

Lorenzo explosa d'un rire dément avant de voir le sérieux de sa sœur.

— On va leur livrer un héros, continua Sofia. Un homme qui, dans ses derniers

instants, a décidé de leur donner les clés de l'Europe. Pendant qu'ils arrêteront les leurs grâce à cette liste, ils ne regarderont pas nos comptes à Rotterdam. On sera l'ordre au milieu de leur chaos.

Elle s'approcha de Lorenzo et posa une main sur sa joue. Ses doigts étaient aussi froids que ceux de Santo.

— On ne va pas restaurer l'honneur du sang, Lorenzo. On va l'anonymiser. Pour ne plus avoir peur de la police, il suffit de devenir celui qui la dirige.

Elle ferma son ordinateur. Le clic du loquet résonna dans la chambre comme un coup de feu étouffé. Le chapitre de la poussière se fermait. Celui de l'acier commençait.

Chapitre 2

Le registre d'ombre

Le silence dans la *masseria* n'était pas un vide, c'était une épaisseur. Une couche de poussière et de deuil qui collait à la peau, plus lourde encore que la chaleur de juillet qui écrasait l'Aspromonte. Sofia écoutait les battements de son propre cœur. Un bruit sourd, discipliné. Celui d'une magistrate qui sait que l'émotion est une impureté dans la procédure.

Elle se tenait dans le bureau de son père. La pièce sentait le tabac froid, le cuir de Cordoue et cette odeur ferreuse que dégagent les fusils graissés. Le patriarche était mort trois jours plus tôt. Un arrêt cardiaque, net, au milieu d'un champ de bergamotiers. Lorenzo voulait une autopsie pour chercher du poison. Sofia, elle, n'avait cherché que les clés.

Elle inséra la clé à double panneton dans le coffre encastré derrière la Vierge du Rosaire. Le mécanisme céda dans un claquement sec. Pas de lingots. Pas de photos compromettantes. Juste un registre à la couverture de cuir souple et un boîtier plat en aluminium brossé. Un Ledger. Un portefeuille de cryptomonnaies, clinique et anachronique dans cette pièce arrêtée en 1970.

Ses doigts effleurèrent les pages. Elle ne cherchait pas de la poésie. Elle cherchait du pouvoir pur. Les premières pages étaient manuscrites, de l'écriture penchée de son père : des dettes d'honneur, des cargaisons de marchandises sans nom. Le passé. La boue. Puis, au milieu de l'ouvrage, le style changeait. Les noms calabrais disparaissaient au profit de dénominations sociales complexes. *Holding Nord-Licht. Trust Wind-Power Solutions. SARL Zephyr.*

— Des parcs éoliens, murmura-t-elle.

L'argent de la cocaïne, blanchi dans des routes fantômes, s'était vaporisé dans l'air pur. Mer du Nord. Dogger Bank. Des turbines géantes plantées dans les eaux froides. Le clan n'était plus un parasite sur le corps de l'Italie ; il était devenu l'un de ses organes vitaux.

L'ombre de Lorenzo se découpa dans l'embrasure de la porte. Il portait une chemise noire trop serrée, trempée de sueur. Ses mains étaient calleuses, ses jointures blanchies.

— Tu n'as rien à faire ici, Sofia. Les affaires du vieux, c'est pas pour les avocats de ville.

— Le vieux est mort, Lorenzo. Et ce qu'il a laissé ne se gère pas avec un fusil à lunette.

Il s'approcha du bureau. Un geste de possession.

— Tu crois que tes études te donnent le droit ? On tient les gens par la peur. Pas par des boîtes en plastique.

— La peur ne paie pas les turbines, Lorenzo. Le monde ne se brise plus à coups de crosse.

La gifle partit. Rapide. Précise. Le bruit de la peau contre la peau fut comme un coup de feu. La tête de Sofia bascula. Elle ne porta pas la main à sa joue. Elle resta immobile, fixant le mur. Un filet de sang perla au coin de sa lèvre. Elle le goûta. Le fer, encore.

— Sors de cette pièce, dit Lorenzo, sa voix retombée dans un calme dangereux.

Demain, les chefs des *'ndrine* viennent. Tu ne diras rien. Tu seras la fille endeuillée. Rien d'autre.

Le lendemain, la cour de la *masseria* se remplit de SUV aux vitres teintées. Les hommes en complets sombres se déplaçaient avec une économie de mouvement qui trahissait leur fonction. Lorenzo les accueillait sur le perron, chef de meute parmi les loups.

Lorsqu'elle entra dans la salle à manger, les conversations s'éteignirent. Elle s'approcha de la table où trônait Don Michele, le doyen de la plaine. Lorenzo la fixa, un avertissement silencieux dans le regard.

— Sofia, sers le café à nos invités.

Elle ne bougea pas vers la cafetière. Elle posa un dossier devant Don Michele.

— Don Michele, mon père savait que le projet *Nord-Licht* nécessitait votre logistique. C'est le contrat qui garantit que le clan ne sera pas balayé par la prochaine loi anti-mafia.

— Qu'est-ce que c'est que cette connerie ? tonna Lorenzo en se levant.

Sofia ignore son frère. Elle pointa les graphiques du doigt.

— Ce sont vos revenus pour l'année prochaine, Don Michele. C'est trois fois le chiffre d'affaires du dernier arrivage de Santos. Et c'est de l'argent propre. Inattaquable. Le vent appartient à celui qui coule le béton. Nous achetons des terrains en Calabre pour des centimes. Nous les louons à l'État pour des millions. C'est de l'extorsion légale.

Don Michele ouvrit le dossier. Le papier craqua comme un os. Lorenzo tournait autour de la table, les poings serrés.

— On ne mange pas de l'électricité, Sofia !

— Non. Mais on achète les juges avec.

Un jeune lieutenant laissa échapper un ricanement. Lorenzo saisit une bouteille d'eau en verre et la fracassa sur le visage du garçon. Le bruit du verre fut suivi d'un cri étouffé. Lorenzo reposa le goulot brisé sur la nappe.

— Personne ne rit ici.

Don Michele leva les yeux vers Sofia. Un petit sourire cruel étira ses lèvres fines.

— Parle-nous de ce vent, petite.

Elle parla. Froide. Chirurgicale. Elle leur montra que le sang était une monnaie qui se dévaluait, tandis que l'énergie était éternelle. À la fin, Don Michele hocha la tête.

— On va essayer ton vent. Mais sache une chose : quand il tourne, il emporte tout ce qui n'est pas ancré.

Le soir même, Sofia quitta l'Aspromonte. Dans le rétroviseur de sa berline, elle vit une Alfa Romeo noire la suivre jusqu'à l'aéroport de Reggio. Un barrage de tracteurs l'attendait à Bovalino. Rocco s'approcha de sa vitre.

— Lorenzo veut que tu fasses demi-tour.

— Dis à mon frère que s'il m'arrive un accident, le serveur envoie tout au parquet. Pousse le tracteur, Rocco.

La voie se libéra. À l'aéroport, alors qu'elle montait dans son jet privé, une

déflagration secoua le tarmac. Sa berline brûlait sur le parking. Une colonne de fumée noire montait vers le ciel. Le message de Lorenzo.

— Décollez, dit-elle au pilote sans un regard pour l'incendie.

Trois heures plus tard, Sofia entra dans sa tour de verre à Milan. L'air sentait l'ozone et le métal brossé. Gianni « Le Grêle », un vieux tueur de son père, l'attendait dans son bureau. Il posa un sac en plastique sur le bureau de verre. À l'intérieur, une oreille coupée dans du gros sel.

Sofia regarda l'objet. Elle reconnut la cicatrice sur le lobe : Moretti, son comptable. Le silence dura une minute entière. Elle ne cilla pas. Elle ne détourna pas les yeux. Elle reprit simplement son dossier, nota un chiffre, puis saisit le coupe-papier en argent posé sur son bureau.

D'un mouvement sec, elle l'enfonça dans le gras de la main de Gianni, restée sur le plan de travail.

L'homme siffla de douleur. Le sang tacha le cuir blanc.

— Tu diras à Lorenzo que Milan n'est pas un village, murmura-t-elle. Ici, on ne coupe pas des oreilles. On coupe les lignes de crédit. Moretti était une ressource optimisée. S'il touche à un autre de mes cadres, je lui coupe le gaz. Littéralement. Ses villas sont chauffées par une filiale que je contrôle depuis ce matin.

Elle retira la lame. Gianni recula, pressant sa main contre son veston.

— Tu n'as plus d'âme, Sofia.

— J'ai un bilan comptable, Gianni. C'est bien plus prévisible.

Elle resta seule face à la baie vitrée. En bas, les lumières de Milan brillaient. C'était son sang, transformé en électricité, qui les alimentait. Elle ouvrit son ordinateur. Le curseur clignotait.

Transfert de fonds initié vers Deutsche Bank. Statut : En attente.

Elle appuya sur "Entrée". Le statut passa au vert. Le mal ne se réformait pas. Il mutait. Elle était le système, et le système n'avait pas d'âme. Il n'avait que des rendements.

Chapitre 3

Sang sur le granit

Le goudron s'arrêtait là où la poussière commençait, à l'exacte frontière entre le monde qui avance et celui qui s'entête. La Fiat Panda quatre-quatre de Lorenzo grimpait avec une régularité de métronome, ses pneus broyant le schiste et la terre cuite. À l'intérieur, l'air était saturé par l'odeur de la bergamote bon marché du désodorisant et celle, plus tenace, de la sueur froide de Biagio, assis à l'arrière.

Sofia observait le paysage par la vitre latérale. Le massif de l'Aspromonte se dressait comme une forteresse de granit brûlé. Ici, la lumière n'éclairait pas, elle dénudait. Chaque ravin, chaque touffe de genêt semblait receler une mémoire géologique de sang. Elle sentait dans son sac à main, posé sur ses genoux, le poids du registre secret qu'elle avait subtilisé. Ce n'était pas qu'un cahier ; c'était une cartographie de l'empire dissimulé dans les éoliennes du Danemark et les holdings de Luxembourg.

Lorenzo ne parlait pas. Ses articulations blanchissaient à chaque virage en épingle. Il représentait tout ce que Sofia voulait éradiquer : l'atavisme et le silence qui précède l'orage. Ils s'arrêtèrent devant la chapelle de San Rocco. Un édifice de pierres sèches dont les murs semblaient avoir absorbé la chaleur des siècles. Le silence de la montagne tomba sur eux comme une chape de plomb dès que le moteur se tut.

— Descends, dit Lorenzo. Sa voix était un raclement de branche morte.

Biagio obéit. C'était un lieutenant fidèle, dont le visage ressemblait à une terre labourée. Il savait que dans ce monde, on ne convoque pas les hommes sur les hauteurs pour discuter des dividendes. Sofia sortit à son tour, lissant sa jupe de laine froide, un vestige de la magistrature milanaise qu'elle tentait d'infuser dans ce chaos.

— La vue est belle d'ici, balbutia Biagio. On voit presque la mer.

Lorenzo ne regarda pas la mer. Il fixa la porte de chêne rongée par les vers.

— Mon père disait que c'est ici que les promesses pèsent le plus lourd, dit Lorenzo. À cause des fondations. Elles sont ancrées dans la roche mère. Rien ne bouge.

— Lorenzo, on a des choses à valider sur les contrats de Reggio, intervint Sofia d'une voix qu'elle espérait ferme. Biagio a les contacts pour la logistique. C'est technique. C'est un coût opérationnel.

Lorenzo tourna la tête. Ses yeux étaient deux fentes sombres, vides.

— Les chiffres, Sofia. Toujours les chiffres. Mais les chiffres ne saignent pas quand on les trahit. Les hommes, si.

Il s'approcha de Biagio. Chaque pas soulevait un nuage de poussière blanche.

— Le juge Galli n'avait pas de scanner pour voir à travers l'acier des conteneurs, Biagio. Il avait une source. Un homme qui parle à l'oreille des loups.

— Je n'ai jamais parlé, Lorenzo. Sur la tête de mes enfants.

— Ne mêle pas les enfants à ça, coupa Lorenzo. Ils n'ont rien fait.

D'un geste presque tendre, Lorenzo posa sa main sur l'épaule du lieutenant.

— Entre dans la chapelle, Biagio. Va prier San Rocco. Demande-lui si les scanners peuvent sauver une âme.

L'homme entra dans l'ombre fraîche du bâtiment. Sofia voulut le suivre, mais Lorenzo l'arrêta d'un bras d'acier. Le silence devint dense. À l'intérieur, on entendit le frottement d'un genou sur la pierre, puis le bruit sec, net, d'un perceur. La détonation fut brève, absorbée par l'épaisseur des murs. Un oiseau s'envola d'un olivier proche.

Sofia ne cilla pas. Elle déplaça son regard du porche vers l'horizon. Elle recalcula mentalement le coût du transport pour le trimestre et l'impact de cette vacance soudaine sur la chaîne logistique. La mort n'était qu'une variable d'ajustement.

Lorenzo sortit, rangeant un pistolet de petit calibre dans sa ceinture.

— C'est fait. Et le registre que tu caches dans ton sac ? Ne crois pas que je ne l'ai pas remarqué. Tu veux transformer le sang en encre de comptable. Mais n'oublie jamais : l'encre s'efface. Le sang, lui, tache la pierre pour toujours.

Le trajet de retour vers la *masseria* se fit dans un mutisme absolu. À leur arrivée, la forteresse de granit gris semblait accablée par le crépuscule. Dans la cour, un jeune homme, Luca, était maintenu au sol par un garde. Il saignait du nez.

— Le petit Moretti, grogna le garde. Il bavardait avec un type des Carabinieri. On l'emmène dans l'oliveraie ?

Lorenzo s'approcha, la main sur son couteau. Sofia intervint, sa voix coupant l'air comme un scalpel.

— Non. Lorenzo, laisse-le.

Elle se tourna vers le garçon terrifié.

— Luca, regarde-moi. Lorenzo veut te tuer, et ce serait simple. Mais je déteste le

gaspillage. Tu vas signer cette reconnaissance de dette. Dix mille euros. Si tu parles encore une fois, cette dette sera rachetée par une agence de recouvrement à Milan. Ils ne te tueront pas. Ils prendront la maison de ta mère, le terrain de ton grand-père, et ils te poursuivront jusqu'à ce que tu ne sois plus qu'une ombre. Va-t'en.

Le garçon s'enfuit. Lorenzo cracha par terre, méprisant.

— Tu crois que ça l'arrête ?

— La peur de mourir s'estompe, Lorenzo. La peur de voir sa lignée ruinée par sa faute dure toute une vie.

Le dîner fut servi dans la salle à manger voûtée. L'ampoule nue oscillait au-dessus de la table en chêne. Donna Assunta, leur mère, apparut avec une bouteille de vin sans étiquette. Elle servit Lorenzo, puis Sofia, au moment précis où Lorenzo se penchait vers sa sœur, le visage convulsé par une fureur contenue.

— Tu joues avec le feu, Sofia. Ces politiciens à qui tu parles ne sont pas des nôtres.

— Ils connaissent le prix du pouvoir, Lorenzo. C'est la même chose que toi, avec de meilleures chaussures.

Assunta remplit le verre de Sofia dans un silence religieux. Ce contraste entre la violence verbale de son frère et le geste maternel répétitif de la vieille femme était la signature de leur monde : l'Omertà domestique. Lorenzo planta sa fourchette dans une tranche de viande avec une brutalité inutile.

— On a une réunion avec les chefs de zone à vingt-deux heures, dit-il. Ils attendent de voir qui va tenir le fusil.

— Ils verront qui tient les comptes, corrigea Sofia. On ne distribue plus d'enveloppes

de liquide. À partir de lundi, les commissions passeront par des sociétés de conseil.

Sofia saisit son verre. Sa main trembla imperceptiblement, un battement de cil de sa volonté, avant qu'elle ne retrouve sa rigidité de marbre. Elle sortit son téléphone et composa un code crypté sous la table.

— C'est Sofia. Activez la société Archon. Je veux une surveillance totale sur les flux de la Calabre. Et préparez la phase de restructuration. On court-circuite la logistique locale.

Elle releva les yeux vers Lorenzo. Il la fixait, une goutte de sauce rouge au coin des lèvres, inconscient qu'il n'était déjà plus le prédateur dominant, mais un actif toxique en cours de liquidation. Elle comprit alors qu'on ne réforme pas le mal. On l'optimise. Elle ouvrit son registre et, d'un trait de stylo précis, barra le nom de Biagio. C'était la première rature d'une longue série.

— On rentre dans le siècle, Lorenzo, murmura-t-elle alors que leur mère déposait le pain sur la table. Que tu le veuilles ou non.

Le vent de l'Aspromonte se leva, hurlant à travers les murs de la *masseria*, emportant avec lui l'odeur du fer et de la poussière. Sofia ferma les yeux, savourant le froid clinique de sa propre ambition. La transition était en marche.

Chapitre 4

Le verre et l'acier

Trente-deux étages séparent le bitume de Milan du silence pressurisé de la tour. L'ascenseur est une capsule d'inox filant vers l'éther. Sofia fixe son reflet. Robe grise, laine froide, coupe italienne. À ses pieds, la poussière ocre de San Luca a disparu. Ici, l'air est filtré, saturé d'ozone et de lys frais.

Les portes s'ouvrent sur le siège de *Lumen & Co*. Officiellement, le fleuron des énergies renouvelables. Officieusement, le poumon d'acier du clan.

Sofia traverse l'open-space. Le clic-clac de ses talons structure le silence. Autour d'elle, des traders manipulent des crédits carbone sans savoir que chaque kilowatt facturé est une goutte de sang séchée. Elle entre dans le bureau de Valerio, un cube de verre suspendu au-dessus du vide. L'homme est debout face à la ville géométrique. Il porte un costume bleu nuit à trois mille euros.

— Les temps changent, Sofia, dit-il sans se retourner. On ne cache plus l'argent dans des bidons de lait sous les oliviers. On le cache dans la lumière. L'énergie solaire est la plus belle invention du siècle : elle transforme le ciel en or sans laisser de traces de poudre.

Il désigne un dossier en cuir noir sur la table de marbre. L'audit de la *Holding Green*.

— C'est propre. Clinique, ajoute-t-il.

Soudain, un choc sourd. Dans le bureau voisin, séparé par une paroi de verre opacifié, une silhouette s'effondre. Un homme en costume, le visage écrasé contre la vitre par

une main gantée. Le son est celui d'un fruit mûr que l'on jette contre un mur. Le verre blindé ne vibre même pas. Sofia ne bouge pas. Ses yeux restent fixés sur une ligne de bilan : *3,4 millions d'euros pour frais de maintenance exceptionnelle*.

— Un problème de conformité, murmure Valerio en consultant sa montre. Un analyste qui pensait que l'éthique était une monnaie d'échange. On n'allume plus de feux de joie avec les voitures des juges, Sofia. On les achète. Ou on les remplace. C'est de l'optimisation. La violence est un coût de production comme un autre.

Sofia quitte la tour avec le dossier. Elle a besoin que ces chiffres fassent sens. Si elle légalise chaque euro, elle ne sera plus la fille d'un boss de la 'Ndrangheta. Elle sera la loi.

Le lendemain, au Palais de Justice, l'ambiance est minérale. Sofia s'installe dans son bureau de stagiaire. Le juge Moretti loue sa froideur, son œil pour les structures complexes. Elle est l'alibi parfait. Mais le passé a l'odeur du tabac froid et de la sueur.

Domenico, le bras droit de son frère Lorenzo, force l'entrée de son bureau en fin de journée. Il pose un paquet enveloppé dans du papier journal sur le bureau de chêne. Un liquide sombre imbibe le papier.

— Lorenzo t'envoie ses félicitations pour ta prestation de serment, dit Domenico. Il dit que le serment, c'est sacré. Comme le sang.

Sofia écarte le papier. Une langue de bœuf, coupée net, est transpercée par sa propre broche d'enfance, une petite épingle en or. Le message est primaire : *Tais-toi ou on t'arrache la langue.*

Sofia saisit un coupe-papier en argent. D'un geste sec, elle le plante dans la chair spongieuse, ancrant la langue dans le bois du bureau. Domenico sursautera.

— Dis à Lorenzo que j’ai reçu le message, dit-elle d’une voix basse. Et dis-lui que s’il veut jouer avec les organes, il devrait surveiller les siens. J’ai transféré les titres de propriété de ses terres à une holding dont il ignore le nom. Il est désormais squatteur chez lui. S’il m’envoie encore de la viande, je lance la procédure d’expulsion. C’est la police d’État qui viendra le sortir de son lit.

Domenico recule, dérouter par cette violence technocratique. Il sort. Une fois seule, Sofia pose ses mains à plat sur le bureau. Ses doigts tremblent. Un spasme incontrôlable, une révolte des nerfs contre la glace qu’elle s’impose. Elle respire l’ozone de la climatisation pour chasser l’odeur du sang. Elle prend le téléphone sécurisé.

— Bastiano ? Brûle les écuries. Ce soir. Je veux que Lorenzo voie la lumière depuis sa fenêtre.

Le lendemain, Sofia est debout dans la salle d’audience numéro quatre. Sa robe noire est une armure de laine.

— *Giuro di essere fedele alla Repubblica...*

Elle prononce les mots sans fléchir. Pour elle, ce n’est pas un parjure, c’est une acquisition de compétences. Elle ne rejoint pas l’État pour le servir, mais pour l’absorber. Elle est le virus qui se fait passer pour l’anticorps.

Le soir tombe sur la Lombardie. Sofia est de retour à la tour *Lumen*. Elle observe le reflet des gratte-ciel. Sur son écran, un virement de quatre millions quitte Singapour. L’argent est désormais propre. Invisible. Elle reçoit une photo de Bastiano : les décombres fumants des écuries en Calabre. Lorenzo est au milieu, couvert de suie, hurlant sa rage primitive face à une force qu’il ne peut pas frapper au visage.

Elle tape une consigne froide : *« Nettoyez le site. Ne laissez aucune trace dans les

rapports de police. Informez Lorenzo que les bidons d'essence ne sont plus déductibles des impôts. »*

Sofia ferme son ordinateur. Une écharde de la boîte en bois d'olivier qu'elle gardait dans son tiroir lui a percé la paume. Une goutte de sang perle, rouge, chaude. Elle l'essuie avec un mouchoir en soie. Elle n'est plus une femme, elle est une structure.

Elle quitte le bureau sans se retourner. On ne sort pas du milieu, on l'agrandit jusqu'à ce qu'il englobe le monde. Le verre et l'acier ne saignent pas. C'est là toute leur beauté. Elle entre dans le hall de son hôtel. Le portier s'incline.

— Bonsoir, Madame.

— Bonsoir. Réveillez-moi à six heures. J'ai un empire à auditer.

Dans les sous-sols de la tour, le nettoyeur récurse le marbre. Il ne reste aucune trace. Juste l'odeur persistante des lys qui couvre celle de la mort. La Calabre a conquis Milan par la simple magie de la comptabilité analytique. Sofia, dans son désert de glace, se sent enfin chez elle. Le diable est dans les détails, et elle a toujours eu un œil excellent pour les détails.

Chapitre 5

Les visages gris

La poussière de l'Aspromonte collait à la carrosserie de l'Audi blindée comme une seconde peau de soufre. À l'intérieur, l'air conditionné recrachait une odeur de plastique neuf et d'ozone, luttant contre la chaleur qui faisait vibrer l'horizon. Sofia fixait les carcasses de maisons inachevées en parpaings gris qui punctuaient les collines, jusqu'à ce que l'éclat chirurgical d'une centrale photovoltaïque ne vienne briser le paysage. Des hectares de miroirs sombres buvant le soleil calabrais, une métaphore silencieuse de la prédation moderne.

À côté d'elle, Lorenzo ne bougeait pas. Ses mains, larges et calleuses, reposaient sur ses cuisses, sanglées dans un costume sombre trop serré aux épaules. Il sentait le tabac froid et cette sueur aigre de celui qui attend de frapper.

— Ils n'aiment pas attendre, dit Sofia. Sa voix coupa court aux protestations silencieuses de son frère, laissant une plaie nette que personne n'osa panser.

— Ils attendront que le sang sèche, répondit Lorenzo sans la regarder.

La voiture s'arrêta devant une villa anonyme dominant la mer Ionienne. De l'extérieur, une bâtisse de pierre du XIXe siècle. À l'intérieur, le futur. La salle de réunion, enterrée comme un bunker de verre et d'acier, maintenait une température de morgue. Trois hommes les attendaient autour d'une table en polymère noir. Les « visages gris ». Des banquiers de Zurich et de Milan dont les noms n'apparaissaient jamais dans la presse, mais dont les signatures déplaçaient des montagnes de capitaux.

Moretti, le plus âgé, ajusta ses lunettes à monture d'écaïlle. Ses doigts étaient longs,

manucurés, dépourvus de toute trace de terre.

— Sofia. Lorenzo, fit-il avec une nuance de mépris poli. Le décès de votre père a créé des remous au Luxembourg. Le fonds *Greenscapes* a perdu quatre points. Les investisseurs n'aiment pas les « méthodes traditionnelles ».

Lorenzo resta debout, une ombre massive obscurcissant la lumière des néons.

— Le bruit, c'est ce qui fait que les gens se souviennent de qui commande, grogna-t-il. Vous jouez avec des chiffres. Moi, je gère des hommes qui ont faim.

Moretti soupira, un son d'ennui profond.

— Lorenzo, nous ne sommes plus en 1980. On ne gagne plus une guerre avec des fusils à canon scié. On la gagne en rachetant les dettes souveraines. Votre père l'avait compris bien avant vous. C'est pour cela qu'il a tout transféré à Sofia. Il savait que vous n'étiez plus qu'un passif, une erreur statistique dans un bilan global.

L'insulte frappa Lorenzo au plexus. La tension monta, une électricité statique qui hérissait les poils. Sofia sentit le basculement. Elle ouvrit son dossier, citant de mémoire les statuts de la *Società*.

— Si vous traitez mon frère comme un homme de main, il agira comme tel, dit-elle froidement. Et vos bureaux à Milan finiront par sentir la bergamote et le sang. Si vous traitez avec moi, Lorenzo garantit la paix sur le terrain, et je garantis que votre argent reste invisible.

Von Essen, l'associé allemand, intervint :

— Nous avons besoin d'un gage. Le projet de parc éolien de l'Aspromonte est sous le coup d'une enquête de moralité. Si elle aboutit, deux milliards s'évaporent.

— Je m'en occupe, affirma Sofia. Le juge a des dettes de jeu que l'État ne peut pas effacer.

Lorenzo ricana. Il s'approcha de la table, posant ses mains énormes sur la surface lisse. Sa violence était palpable, une bête acculée dans un bureau climatisé. Il attrapa le verre d'eau posé devant Moretti. Un cristal fin, arrogant. Il le serra. Le cristal ne se brisa pas, il se désintégra. Une ponctuation de sang et d'eau s'étala sur le cuir de la table. Moretti ne cligna pas des yeux ; il fixa la tache comme une erreur d'impression sur un relevé de compte.

— Très démonstratif, dit le banquier. Mais cela ne change pas le taux d'intérêt.

Lorenzo essuya sa main sur son pantalon, laissant une traînée sombre.

— On ne traite pas avec elle sans passer par moi. Je suis le sang de cette terre. Elle n'est que l'encre sur vos papiers.

Il sortit, laissant la porte ouverte. Le bruit de ses pas fut immédiatement remplacé par le bourdonnement constant des serveurs informatiques dissimulés dans les murs.

— Sofia, reprit Moretti en épongeant la tache d'un geste dédaigneux. Nous ne voulons pas de lui. Il est un obstacle. Et dans notre métier, un obstacle se supprime. Votre père vous a donné les codes, et à lui, seulement des ordres de mission. C'était un message clair.

Sofia ferma son dossier. Le clic du fermoir retentit comme un coup de feu.

— Je vais gérer mon frère. Assurez-vous que les dividendes soient versés avant vendredi.

Elle sortit à son tour. Dehors, Lorenzo l'attendait près de l'Audi, fumant nerveusement. Il regardait la mer, là où les cargos traçaient des sillons blancs.

— Ils veulent ma tête, pas vrai ?

— Ils veulent de l'ordre, Lorenzo. Et tu fais trop de bruit quand tu marches.

Le retour à San Luca fut un voyage dans le silence. Sofia, dans l'obscurité de l'habitacle, sortit son téléphone crypté. Ses doigts sur l'écran étaient aussi précis que ceux d'un chirurgien refermant une suture. Elle tapa un message court.

« Préparez le dossier de crédit de la scierie de Lorenzo. On coupe les liquidités. Demain matin. »

La guerre moderne ne commençait pas par une fusillade, mais par un rejet de prélèvement automatique.

Plus tard, dans l'ancienne usine de pressage d'olives, la transition fut finalisée. Les « visages gris » exigeaient une garantie de stabilité. Lorenzo était devenu une charge fiscale. Rocco, son dernier lieutenant fidèle, s'était introduit dans l'ombre avec un téléphone pour enregistrer la trahison. Le Suisse fit un geste imperceptible. Deux coups sourds, le bruit d'une branche qui casse. Rocco s'effondra dans la poussière et l'huile rance. Une exécution administrative, clinique. Sofia ramassa le téléphone du mort, effaça l'enregistrement, puis appela Lorenzo pour qu'il vienne « nettoyer ».

Le soir tomba sur la maison familiale de San Luca, une forteresse de béton et de fer forgé. Lorenzo était assis sur les marches, le poignet bandé, son silence n'étant plus de la soumission, mais une incubation de haine. Il caressait sa cicatrice, sachant que la terre finit toujours par réclamer ce qui lui appartient.

Sofia, dans son bureau, n'alluma pas la lumière. Elle écoutait le bourdonnement lointain des éoliennes sur la colline. Ce n'était plus le vent qui soufflait, c'était le bruit de l'argent qui travaillait tout seul, sans avoir besoin d'hommes pour presser la détente. Elle était l'architecte du système, et Lorenzo n'était plus qu'un mur porteur qu'elle allait devoir abattre pour agrandir la structure. Elle ne chercha pas le sommeil ; elle savourait la froideur de la pierre, l'odeur de la bergamote et la certitude que, désormais, l'encre durerait bien plus longtemps que le sang.

Chapitre 6

Trajectoire interrompue

Le bureau du vingt-deuxième étage surplombait l'effervescence grise de Milan. À travers la paroi minérale thermo-isolée, la ville n'était qu'un graphique en mouvement, une suite de flux financiers et de trajectoires logistiques. Ici, l'air sentait le café lyophilisé de luxe et le produit nettoyant neutre. Rien qui rappelle la terre ocre, l'huile d'olive rance ou le sang séché sur le carrelage des remises.

Sofia ajusta ses lunettes. Devant elle, le registre. Ce n'était plus un livre de comptes à la main, mais un disque dur externe, crypté, dont elle seule possédait la clé physique. Les chiffres défilaient. Ce n'était plus de la drogue. C'était plus propre, plus insidieux : des parcs éoliens dans les Pouilles, des sociétés d'assainissement d'eau en Lombardie, des contrats de maintenance pour les serveurs de la haute finance. L'empire de son père était devenu une ombre systémique, une fondation invisible sur laquelle reposait une partie de l'économie légale.

Elle aimait cette froideur. Le droit était une lame plus tranchante que le cran d'arrêt, car il ne laissait pas de traces sur les mains. Elle cliqua sur un dossier intitulé « Projet Aspromonte 2.0 ». Son ambition : transformer le clan en une holding de droit luxembourgeois. Rationaliser le chaos. Éliminer les intermédiaires nerveux qui règlent leurs comptes au fusil à pompe.

Le téléphone vibra sur le teck. Pas de nom. Juste une série de chiffres.

— Oui, dit-elle, la voix plate.

— Tu as vu les chiffres de ce matin ?

C'était Lorenzo. Sa voix passait mal, hachée par le réseau médiocre des montagnes. On entendait derrière lui le vent s'engouffrer dans les vallées de l'Aspromonte. Un bruit de bête.

— Je les vois, Lorenzo. Tout est sous contrôle. Les dividendes des éoliennes couvrent les pertes des saisies à Gioia Tauro. On n'a plus besoin de ces chargements. C'est du risque inutile.

— Le risque, c'est ce qui nous rend respectables, Sofia. Tes papiers, ce sont des promesses de vent. Les hommes n'obéissent pas à une équation. Ils obéissent à celui qui peut leur ôter la vie ou leur donner du pain.

— Les hommes obéissent à celui qui les paie. Et je les paie mieux que n'importe quel *capomandamento* de l'ancien temps.

Un silence se fit. Une humidité de cave semblait traverser la ligne.

— Ton monde est de cristal, Sofia, finit-il par dire. Et le cristal, ça finit toujours par éclater.

Il raccrocha. Sofia resta un moment immobile, fixant son reflet dans l'écran noirci. Elle ne voyait pas une magistrate stagiaire. Elle voyait l'architecture du pouvoir. Elle rangea le disque dur dans son sac en cuir de veau, un objet artisanal dont le prix aurait nourri une famille calabraise pendant un an.

Elle quitta le bureau. L'ascenseur descendit dans un chuintement pneumatique. Dans le hall, le vigile lui adressa un signe de tête respectueux. Elle sortit. L'air de Milan la frappa. Humide, chargé de particules fines. Elle marchait d'un pas assuré, le talon claquant contre le trottoir propre de la Via Montenapoleone. C'était l'heure bleue. Les vitrines projetaient des éclats dorés sur le pavé.

Sa berline noire l'attendait à l'angle. Gianni, le chauffeur, était au volant. Il ne descendit pas. C'était la consigne : rester à l'intérieur, moteur tournant, yeux sur les

rétroviseurs. Sofia approcha de la portière. Elle sentit une odeur. Ce n'était pas le parfum des boutiques. C'était du soufre et du métal chaud.

Elle s'arrêta, la main suspendue. Le monde se figea : un livreur, un couple de touristes, le ronronnement d'un tramway. Et cette odeur. Celle du garage de son oncle, juste avant qu'il ne disparaisse.

Elle recula d'un pas. Un seul.

L'explosion ne fit pas le bruit qu'on imagine. Ce fut un choc sourd, une onde de pression qui lui vida les poumons et la projeta contre la vitrine d'un joaillier. Le verre blindé ne céda pas, mais son crâne percuta la surface avec un craquement sec.

Puis, le silence. Un sifflement aigu dans les oreilles.

Elle était au sol. Sa vision était striée de rouge. Ses mains rencontrèrent des morceaux de carrosserie, du bitume arraché. Et quelque chose de mou. Un lambeau de costume sombre. Elle tourna la tête. La berline n'était plus qu'une carcasse de métal tordu, une sculpture d'art moderne déformée par une chaleur invisible. La charge, placée sous le châssis, avait été chirurgicale. Une exécution ciblée.

Sofia fixa le sang sur sa soie blanche. L'élégance était un luxe de temps de paix. Pour bâtir sa tour, elle ne pouvait plus se contenter de dessiner les plans ; elle devait devenir le béton, le fer et la chaux. Et la chaux, elle le savait désormais, avait besoin de cadavres pour durcir.

Une silhouette se détacha de la confusion. Un homme en veste de velours côtelé, à l'autre bout de la rue. Il ne paniquait pas. Il ajusta sa casquette plate, puis disparut dans une ruelle. Un message. Lorenzo ne l'avait pas tuée. Il l'avait simplement arrêtée.

Elle se releva, chancelante. Son sac était intact. Les sirènes de police approchaient. Sofia recula dans l'ombre d'une porte cochère, s'enfonçant dans l'obscurité avant que les premiers secours n'arrivent. Elle sortit son téléphone à l'écran étoilé et envoya une coordonnée GPS à un numéro qu'elle n'avait pas utilisé depuis dix ans. Un numéro lié à une branche de la famille exilée en Allemagne pour leur « instabilité ». Des techniciens de la dette de sang.

L'appartement de repli, dans le quartier de l'Isola, sentait la poussière et le renfermé. Sofia referma les trois verrous et se traîna jusqu'à la salle de bain. Sous la lumière crue des néons, elle nettoya sa plaie à l'alcool pur. La brûlure fut une décharge électrique, mais elle ne cria pas. Elle recousit sa propre peau avec une précision méthodique. Chaque geste était un acte de réappropriation. Elle n'était plus une héritière. Elle était une pièce de la machine subissant une maintenance forcée.

Elle troqua son tailleur pour un jean noir et un col roulé sombre. Elle ouvrit son disque dur. Une section nommée « I Silenti » – Les Silencieux. Des noms placés à des postes clés : douanes, préfectures, banques centrales.

On frappa à la porte. Trois coups, une pause, deux coups. Sofia récupéra le Beretta Nano dissimulé sous la table, l'arma d'un geste sec.

— Qui est-ce ?

— Les cousins de Francfort. On nous a dit que tu avais un problème de carrosserie.

Deux hommes massifs entrèrent. Ils ressemblaient à des ouvriers spécialisés, des techniciens du vide.

— Lorenzo dit que tu es hors-jeu, dit le plus grand.

— Lorenzo parle trop.

Elle tourna l'ordinateur vers eux.

— Je n'ai pas besoin que vous compreniez les flux financiers. J'ai besoin que vous fassiez ce que vous savez faire. Je veux qu'ils sentent la perte comptable avant de sentir la peur. Allez à Pavie. Brûlez l'entrepôt de matériel agricole. Pas d'explosion. Un incendie accidentel. Je veux qu'ils comprennent que leur monde de poudre est inflammable.

Le lendemain, au Palais de Justice, Sofia masquait ses hématomes sous un foulard en soie. Elle entra dans le bureau du juge De Santis. L'homme l'observa un long moment, ses yeux fatigués perçant son masque de calme.

— Ton père était un loup, Sofia. Mais il restait dans les bois. Toi, tu veux transformer les bois en centre commercial. Tu crois que la loi est un bouclier, mais ici, elle n'est souvent qu'une règle de grammaire pour ceux qui écrivent l'histoire avec du sang.

— Je ne suis pas mon père.

— Non. Tu es pire. Tu es rationnelle. Lorenzo a été vu à Linate il y a une heure. Fais attention. Les algorithmes ne protègent pas des couteaux de cuisine.

Le soir même, dans un hôtel anonyme près de la gare, la porte de Sofia vola en éclats. Lorenzo entra, une silhouette massive baignée par la lumière rouge du couloir. Il tenait une boîte en bois d'olivier.

— C'est la terre de la tombe de notre père, dit-il en la posant sur la commode. Elle est encore humide. Tu voulais la vendre pour des dividendes ?

Sofia pointa son arme sur son sternum.

— Arrête-toi, Lorenzo. Tu es un obstacle à la survie de cette famille.

— La famille ? Tu l'as tuée le jour où tu as commencé à parler comme un banquier.

Il sourit, un rictus de loup.

— Regarde ton téléphone, petite sœur. Regarde ce qui arrive à ton empire de verre quand on souffle sur les fondations.

Les notifications s'empilaient. Ses serveurs à Reggio, ceux qui géraient ses transactions, étaient attaqués physiquement.

— On est des bergers, Sofia. On connaît chaque trou dans la montagne.

Lorenzo fondit sur elle. Elle tira. Le coup de feu fut étouffé par l'alarme incendie qui se déclencha brusquement. L'impact fit reculer Lorenzo, mais sa main se referma sur son cou, l'écrasant contre le mur. Il serra, ses yeux reflétant des siècles de vendetta.

— Le code, Sofia. Arrête ça.

Elle ne pouvait pas répondre. Elle leva son émetteur.

— Les serveurs brûlent, Lorenzo, articula-t-elle péniblement dès qu'il desserra sa prise. Mais les données sont sur le cloud. Si je ne valide pas mon code de présence, le transfert vers le Parquet devient irréversible. Ton monde de terre va être piétiné par l'État.

Lorenzo sortit son Glock, mais il ne visait pas Sofia. Il regardait la porte. Dans le couloir, des pas lourds. Ils descendirent par l'ascenseur de service jusque dans le garage souterrain. Une Audi A8 noire attendait. Un homme en sortit : l'un des lieutenants de la vieille garde.

— La voiture est prête, dit-il. Mais le périmètre est sale. Les types de Milan bougent.

Alors qu'ils s'apprêtaient à monter, un flash blanc déchira la nuit. Une voiture devant eux disparut dans une boule de feu compacte. Ce n'était pas la police. C'était une ponctuation. Un homme au manteau sombre émergea de l'ombre d'une arcade, un téléphone à la main. Il s'arrêta à dix mètres.

— Le clan n'aime pas les algorithmes, mademoiselle la juge, dit l'inconnu. Et il n'aime pas les blessés qui ralentissent la marche.

L'homme pressa une touche. Une charge placée sous une plaque d'égout explosa, projetant Lorenzo contre un poteau. Il s'effondra, son sang se répandant sur le trottoir impeccable. L'homme s'approcha de lui avec une tristesse bureaucratique.

— Tu es vieux, Lorenzo. Tu penses encore qu'on protège l'honneur avec du plomb. L'honneur, aujourd'hui, c'est la discrétion. Et tu es devenu très bruyant.

Il se tourna vers Sofia.

— Vous, vous êtes l'avenir. Mais l'avenir ne doit pas être documenté. Détruisez ce registre, et vous rentrerez chez vous.

Sofia regarda son frère, déchet de l'histoire agonisant sur le marbre de la modernité. Elle regarda l'émetteur dans sa main. Elle n'avait aucune hésitation. Elle lâcha le boîtier et l'écrasa sous son talon aiguille. Le plastique craqua.

— Sage décision, dit l'homme. La voiture de remplacement arrive.

Sofia monta dans la nouvelle berline. Elle ne regarda pas en arrière. Elle nettoya la poussière sur son épaule d'un geste d'une élégance absolue. Sous l'ongle de son index, une fine croûte de sang séché rappelait l'asphalte, mais son esprit était déjà sur les marchés boursiers du lendemain.

La voiture glissa dans la nuit milanaise. Le silence était revenu, dense, chargé du

poids des secrets enterrés. Le clan n'était pas mort. Il venait de changer de peau. Sofia en était le nouveau visage : plus lisse, plus froid, et infiniment plus létal. La transition était terminée. Elle était devenue la structure. Elle ferma les yeux, bercée par le ronronnement du moteur, tandis que le luxe de Milan se refermait sur elle comme un couvercle de cercueil en or.

Chapitre 7

Retour au silence

La poussière de l'Aspromonte ne s'essuie pas ; elle s'incruste. Elle s'insinuait dans les pores de Sofia, sous ses ongles, jusque dans les mécanismes de sa montre de luxe. Derrière les vitres teintées de l'Alfa Romeo, le paysage défilait comme un film muet et surexposé. La terre était d'un ocre brûlé, une couleur de sang séché, ponctuée par le vert sombre et huileux des oliviers centenaires.

L'odeur arriva avant la villa : celle de la bergamote en décomposition et de la poussière chauffée à blanc. C'était l'odeur de son enfance, celle des secrets que l'on enterre sous les pierres sèches. La demeure des Corradi se dressait au sommet d'une crête, structure hybride entre le palazzo du XVIIIe siècle et le bunker de béton. On ne construisait pas ici pour le prestige, on construisait pour tenir un siècle.

Le chauffeur ne dit pas un mot. Dans cette province, le silence est une monnaie d'échange. Sofia ajusta la manche de son tailleur anthracite, une coupe milanaise, clinique. Elle n'était plus la petite fille qui courait pieds nus dans la cour. Elle était celle qui détenait le registre.

Lorenzo l'attendait dans le petit salon. Il était assis dans un fauteuil en cuir capitonné, face à une large fenêtre donnant sur la vallée. Il ne se retourna pas.

— Tu as mis du temps, Sofia. La route est mauvaise ?

Sa voix était un grognement sourd, le son de la roche que l'on broie.

— La route est la même depuis vingt ans, Lorenzo. C'est le pays qui refuse de

changer.

Elle posa sa sacoche sur ses genoux. À l'intérieur, le registre secret brûlait comme une plaie. Des colonnes de chiffres, des sociétés écrans au Luxembourg, des investissements massifs. L'empire n'était plus dans les soutes des cargos de Gioia Tauro ; il était dans le cloud, dans les algorithmes.

Lorenzo se tourna enfin. Son visage était une carte de la violence subie et donnée.

— Tu pues Milan, Sofia. Tu pues le bureau climatisé et le papier propre.

— Et toi, tu pues la terre. On ne dirige plus une multinationale avec un fusil à lunette, Lorenzo. Le clan est devenu une structure corporative. Si on ne s'adapte pas, on finit en prison ou dans un fossé.

Lorenzo se leva brusquement. Il s'approcha d'elle, s'appuyant sur les accoudoirs de son fauteuil, l'enfermant dans son espace.

— La sécurité, c'est moi, grogna-t-il.

— La sécurité, c'est la rationalité. La police financière est à deux doigts de geler les comptes de la holding *Vento del Sud*. Tu joues avec des allumettes dans une poudrière de luxe.

Un jeune homme entra alors dans la pièce, portant un plateau. Ses mains tremblaient. Lorenzo attendit que le garçon pose les tasses de café. Au moment où il se retirait, Lorenzo, sans même le regarder, décocha un revers de main d'une violence inouïe. Le bruit de l'impact fut mat. Le gamin s'effondra, le nez éclaté.

Sofia ne cilla pas. Elle observa la scène avec une neutralité de marbre. Lorenzo s'assit à nouveau, saisissant sa tasse.

— Trop de sucre, dit-il simplement. On ne discute pas avec le sucre, Sofia. On le dose. C'est ça, le contrôle.

Le garçon se releva en silence et quitta la pièce, laissant une traînée sombre sur le marbre de l'entrée. Sofia fixa la tache.

— Ce garçon a un cousin à la préfecture, Lorenzo. La violence gratuite est un luxe de pauvre.

Plus tard, le convoi s'enfonça dans les entrailles de San Luca pour le sommet avec les « Capitoni ». La salle de réunion était une cave voûtée, saturée d'odeurs de tabac brun et de moisi. Carmelo, un cousin à l'ambition mal digérée, posa son Beretta sur la table de chêne.

— On nous dit que l'argent ne circule plus, Lorenzo. On nous dit que ta sœur préfère les ordinateurs aux hommes.

Lorenzo ne laissa pas le temps à la tension de monter. Son mouvement fut d'une fluidité de reptile. Il attrapa un couteau à steak et le planta avec une précision chirurgicale à travers la main de Carmelo. La lame s'enfonça profondément dans le bois de la table.

Le cri de Carmelo fut immédiatement étouffé par le silence des autres patriarches. Une goutte de sang sauta sur le poignet de Sofia. Elle ne sortit pas de mouchoir. Elle resta immobile, fixant la tache rouge sur sa manche anthracite comme s'il s'agissait d'une simple erreur d'écriture dans un bilan comptable. Son regard ne trahissait aucune peur, seulement une lassitude glaciale.

— Lorenzo, tes camions sont des cibles, dit-elle en s'adressant à l'assemblée sans un regard pour Carmelo qui suffoquait. Mes éoliennes sont des coffres-forts que l'État

protège lui-même. Choisis ton camp, Don Mimmo. L'honneur ne paie plus les avocats.

Le retour à la villa se fit sous un soleil déclinant qui jetait de longues ombres sur la vallée. Au dîner, Lorenzo mangeait avec une efficacité brutale, déchirant le pain.

— Demain, on enterre l'oncle Sante, dit-il. On montre qu'on est là. Ne viens pas avec ton ordinateur. Viens avec ton chapelet.

— Je serai là.

Sofia regagna sa chambre dans l'aile moderne. Une pièce aux murs blancs, dépouillée, qui tranchait avec le baroque étouffant du reste de la demeure. Elle s'assit sur le lit et ouvrit son ordinateur portable. Elle entra une série de mots de passe complexes. Sur l'écran, des millions d'euros dansaient dans le cyberspace, invisibles, intouchables par les mains calleuses de son frère.

Elle regarda par la fenêtre. En bas, dans la cour, elle vit Lorenzo monter dans son pick-up poussiéreux. Le véhicule démarra dans un nuage de fumée noire et disparut dans les bois. Il partait « gérer le territoire », entretenir un mythe qui s'effritait.

Sofia ferma l'ordinateur. Le logo de la pomme s'éteignit. Dans le reflet de l'écran noir, elle ne voyait plus sa chambre, mais les contours d'un empire dont elle seule possédait les codes d'accès. Elle ne se sentait plus étrangère à cette terre. Elle en était la version mise à jour.

Elle se dirigea vers la salle de bain. En ouvrant le robinet, l'eau sortit d'abord brune, chargée de la montagne, avant de devenir limpide. Elle lava sa manche tachée, frottant longuement le tissu. Dehors, le silence de la Calabre s'installait. Un silence chargé de sous-entendus, où chaque cri de chouette sonnait comme un avertissement. Le jeu ne faisait que commencer. Elle allait transformer le clan Corradi en une ombre

si vaste qu'elle couvrirait le continent, et Lorenzo serait le premier à être étouffé par son propre orgueil, persuadé jusqu'au bout que la force résidait dans le poing, alors qu'elle résidait dans l'effacement.

Chapitre 8

L'érosion du secret

Le soleil de l'Aspromonte ne pardonne pas. Il ne réchauffe pas ; il mutile. À San Luca, la poussière a le goût du soufre. Dans le bureau de la villa des De Luca, l'air conditionné ronronne, un bruit blanc qui tente vainement d'étouffer l'odeur de la terre brûlée filtrant par les fentes des volets.

Sofia fit glisser le curseur sur son écran. Sur le moniteur, une arborescence complexe : des sociétés-écrans basées au Luxembourg, des flux transitant par des fermes éoliennes dans le Crotona, et, tout en bas de la pyramide, les activités de Lorenzo. En tant que magistrate stagiaire, elle n'avait pas besoin de pirater le système sécurisé *Siddat*. Une erreur de transfert, un document envoyé vers un serveur déjà sous surveillance par le ROS, et l'organisme serait purgé.

Elle cliqua sur « Envoyer ». Le clic résonna comme un coup de perceuse. Elle ne se sentait pas traître. Elle se voyait comme une main s'apprêtant à abattre une branche morte pour sauver l'arbre. L'empire ne pouvait plus survivre avec de la poudre sous les ongles. Il lui fallait la neutralité du verre et de l'acier.

Elle descendit l'escalier de pierre. Dans le salon, l'odeur changea : la bergamote fraîche, écrasée dans les coupelles pour masquer l'humidité des vieux murs. Lorenzo était là, assis à la table massive en noyer, nettoyant un fusil de chasse. Ses mains étaient larges, calleuses, les jointures blanchies par la force qu'il mettait à frotter le métal.

— Tu pars déjà à la ville ? demanda-t-il sans lever les yeux.

— Le tribunal n'attend pas. On a des dossiers en retard sur les saisies de biens.

— Les dossiers, souffla-t-il. Mon père mangeait avec la terre sous les ongles, Michele. Elle, elle veut qu'on mange avec des gants.

Sofia s'arrêta à trois mètres. Une distance instinctive.

— Le papier, ça enferme, Lorenzo. C'est plus propre qu'une fosse dans la montagne.

Lorenzo s'arrêta de frotter. Il leva les yeux. Ses iris étaient sombres, opaques. Chez lui, il n'y avait que de l'instinct et de la rancœur, la ruse d'un sanglier acculé dans un ravin de fiumara.

— Le vieux disait que celui qui ne touche pas la terre finit par s'envoler au premier coup de vent. Tu t'envoles, petite sœur.

— Je construis des fondations. Pas des trous dans le sol.

Le téléphone de Lorenzo vibra sur la table. Il décrocha. Sofia observa la contraction de sa mâchoire.

— Quoi ? grogna-t-il. Où ça ?

Il se leva d'un bond, renversant sa chaise.

— Les chiens sont à la coopérative. Tout le convoi. Ils savaient exactement où regarder. Même dans les doubles parois des citernes.

Il fit un pas vers elle. Il sentait la sueur et l'huile d'arme.

— Si j'apprends que c'est un de tes amis à lunettes de Reggio...

— Si c'était un de mes amis, Lorenzo, je ne serais pas ici à te parler. Je serais déjà en train de rédiger ton mandat de dépôt.

Il sortit en trombe. La porte d'entrée claqua, faisant vibrer les vitraux de la chapelle. Sofia resta seule. Elle vit la poussière soulevée par l'Alfa Romeo de son frère disparaître au tournant de la route de crête. Elle sortit son propre téléphone, un appareil crypté.

— C'est fait, dit-elle en allemand. La distraction est en place.

À deux heures de là, dans la pénombre d'un hangar près du port, Lorenzo observait Sergio, le comptable de la coopérative. L'homme tremblait, assis sur une caisse de bois, les lunettes glissant sur son nez baigné de sueur. Lorenzo ne hurlait pas. Il ne menaçait pas. Il remplit un verre d'eau d'une main stable et le tendit à l'homme.

Sergio le saisit, les dents claquant contre le verre. Au moment où il portait l'eau à ses lèvres, Lorenzo posa sa main libre sur sa nuque. Un geste presque fraternel. Puis, d'un coup sec, il projeta la tête du comptable contre l'angle vif d'une poutre métallique. Le bruit fut mat, définitif. Lorenzo le regarda s'effondrer sans un mot, puis s'essuya les mains sur un sac de jute. Il n'y avait plus rien à dire. Le silence était la seule loi qui restait.

L'aéroport de Lamezia Terme brillait sous les projecteurs. Sofia attendait dans le salon VIP. L'air était saturé d'ozone et de kérosène. Bruno, le plus fidèle lieutenant de Lorenzo, apparut entre deux piliers. Il ne portait pas de costume. Un blouson de cuir, le regard injecté de sang, une main enfoncée dans sa poche.

— Ton frère veut te voir, Sofia. Tout de suite.

— Je ne suis pas disponible, Bruno. Mon vol pour Milan part dans quinze minutes.

— Tu ne montes pas dans cet avion. Lorenzo dit que tu as parlé.

Bruno fit un pas en avant. Le métal d'un 9mm brilla sous les néons. Sofia ne recula pas. Elle désigna du menton les caméras dôme qui pendaient du plafond.

— Tu es dans un aéroport international, Bruno. Ton visage est scanné par trois bases de données en ce moment même. Si tu sors cette arme, tu n'atteindras même pas le parking. Lorenzo t'envoie au suicide parce qu'il n'a plus personne d'autre.

Elle fit un signe de tête. Deux hommes en costume sombre, postés aux tables voisines, se levèrent d'un mouvement synchronisé. Bruno regarda autour de lui. Il comprit que le monde avait changé. La violence n'était plus une question de courage, mais de logistique. Il rangea son arme avec une lenteur haineuse et s'éloigna.

Le taxi noir glissait sur l'asphalte mouillé de Milan. Sofia regardait défiler les façades de verre de la via Melchiorre Gioia. Elle pénétra dans la tour de la *Holding Aurora*. Le bureau du Dr Valenti occupait le dernier étage. Là, pas de boiseries. Des serveurs vrombissant derrière des cloisons acoustiques.

Valenti lui tendit une tablette.

— Les comptes de la coopérative sont gelés. L'Antimafia a mordu. Ils cherchent de la poudre, ils ne trouveront que des bilans truqués.

— On rachète les créances via Francfort, ordonna Sofia. Je veux que Lorenzo soit dépossédé des baux fonciers avant la fin de la semaine.

Trois investisseurs allemands l'attendaient dans la salle de conférence. Ils observaient sur un écran les images des saisies en Calabre.

— Nous sommes préoccupés par cette instabilité, dit l'un d'eux.

— Ce que vous voyez est une restructuration, répondit Sofia. Nous externalisons le risque criminel vers le système judiciaire. C'est un nettoyage nécessaire pour garantir vos rendements. Mon frère n'est plus qu'un passif que nous venons de solder.

Le soir même, elle reçut un colis à son bureau. Pas de menace. Juste une boîte en bois d'olivier contenant une poignée de terre humide et une branche de bergamote flétrie. L'odeur de son enfance remplit instantanément la pièce. Sofia ferma les yeux une seconde, revoyant les mains sales de son père et les accès de rage de Lorenzo.

Elle rouvrit les yeux et jeta la branche dans la corbeille en métal brossé. Elle prit son

téléphone et composa un numéro.

— C'est Sofia. Activez la phase B. Les comptes de transit à Malte sont identifiés. Saisissez tout.

Elle se leva et s'approcha de la baie vitrée. Milan ressemblait à un circuit imprimé. Lorenzo était un virus dans ce système, et elle était l'antivirus. Elle savait qu'il viendrait. Il n'avait plus d'autre option que l'affrontement nu. Mais il lui manquait une arme : la patience des chiffres.

L'érosion avait fait son œuvre. Il ne restait plus que l'os. Sofia ferma son ordinateur, rangea ses dossiers dans le coffre camouflé et éteignit la lumière. Le bureau plongea dans l'obscurité, ne laissant que le reflet des gratte-ciel sur les vitres, comme des sentinelles froides d'un monde où le droit avait définitivement remplacé le sang.

Chapitre 9

La loi du fer

L'air de l'Aspromonte n'était plus qu'une soupe épaisse de cendres et de sucre brûlé. La bergamote, d'ordinaire si fraîche, virait au goudron sous l'effet des flammes. Lorenzo se tenait en lisière de l'olivieraie des Cosenza, les mains enfoncées dans les poches d'un pantalon de toile sombre. Devant lui, le feu ne hurlait pas ; il dévorait avec un sifflement méthodique, celui d'un prédateur qui a tout son temps.

Trois cents oliviers centenaires. Le travail de quatre générations réduit à des squelettes de charbon.

À côté de lui, Turi transpirait. Ce n'était pas seulement la chaleur. C'était le silence de Lorenzo. Un silence qui pesait plus lourd que la fumée.

— Ils ont parlé aux carabinieri de Reggio, murmura Turi, la voix éraillée. Le vieux Cosenza a donné les noms pour les primes de l'Union Européenne sur les jachères. Il pensait que l'État le protégerait.

Lorenzo ne tourna pas la tête. Ses yeux reflétaient les morsures orange du brasier. Pour lui, l'Europe était une abstraction, une fiction inventée par des gens en cravate pour voler la terre des pères. Seule la peur possédait une substance.

— L'État ne plante pas d'oliviers, Turi. Il remplit des formulaires.

Un craquement sec. Une branche maîtresse s'effondra, projetant une nuée d'étincelles vers le ciel de cobalt. Au loin, on entendait les sanglots étouffés d'une femme, derrière les murs de pierre de la ferme. Lorenzo fit un geste imperceptible du menton.

Turi ramassa une pierre de rivière polie et la projeta contre la fenêtre du premier étage. Le verre explosa. Les sanglots s'arrêtèrent net.

— À Milan, ils portent des laisses en soie, dit Lorenzo d'une voix sourde. Ici, on n'a que des cicatrices.

Il remonta dans la Fiat poussiéreuse. L'odeur du gasoil et de la sueur rance imprégnait les sièges.

— On va au village. Je veux que tout le monde voie la fumée avant que le soleil ne se couche.

À mille kilomètres de là, dans le quartier de Porta Nuova à Milan, le silence était d'une autre nature. La lumière était filtrée par des doubles vitrages haute performance, teintés pour repousser l'éclat agressif du métal et du verre. Sofia était assise devant un bureau de chêne noir. Seul un ordinateur portable dégageait une lueur bleutée qui soulignait les traits tirés de son visage.

Elle ne sentait pas la fumée. Elle sentait le café froid et l'ozone des serveurs.

Sur son écran, des colonnes de chiffres défilaient. Ce n'étaient pas des noms, mais des codes SWIFT, des IBAN enregistrés au Belize, transistant par des sociétés écrans. Sofia ne se contentait pas de cliquer. Elle avait détourné une alerte de la *Guardia di Finanza*, utilisant une *backdoor* installée par un contact corrompu pour injecter un protocole de gel administratif. C'était une guillotine de droit commercial.

— *Geler les fonds opérationnels : Sous-compte 44-B (Logistique Aspromonte)*.

Elle hésita une seconde. Une fraction de seconde où elle revit le visage de son père,

dont les mains sentaient toujours le tabac et la terre. Puis elle pressa *Entrée*. D'un seul clic, les cartes de débit des trente soldats les plus fidèles de Lorenzo devinrent des morceaux de plastique inutiles. Une asphyxie financière instantanée.

Lorenzo entra dans le bar de la place centrale de San Luca. L'endroit se tut instantanément. Il s'approcha du comptoir.

— Un café. Serré.

Turi entra derrière lui, le visage décomposé, tenant son téléphone portable comme un serpent venimeux.

— Lorenzo... La station de Bovalino. La carte de la société est inactive. J'ai essayé le fond de réserve. Rien ne passe. Ils disent qu'une procédure de conformité est lancée depuis Milan. On n'a même plus de quoi payer ce café.

Lorenzo posa la tasse. Le tintement de la porcelaine sur le zinc résonna comme un coup de feu. La brutalité en lui ne comprenait pas le concept de "conformité". Il sortit un billet de cinquante euros de sa poche — le dernier — et le jeta sur le comptoir.

— On va voir Malaspina.

La villa de Malaspina était une forteresse de pierre grise. Le vieux patriarche attendait sous le porche. Quand Lorenzo s'assit à sa table, Malaspina ne servit du vin que pour lui-même. Le verre resta vide devant Lorenzo. Une insulte silencieuse, parfaitement codée.

— Ma sœur joue avec des chiffres, commença Lorenzo. Je veux le *canale*. Les vieilles routes. Le cash.

Malaspina huma son vin sans regarder le jeune boss.

— Les vieilles routes sont chères, Lorenzo. Quarante pour cent de commission. Et je ne prends pas les chèques. Le risque augmente quand on a une sœur qui porte la robe de magistrate le jour et ta couronne la nuit.

Lorenzo serra les poings sous la table. Il n'était plus qu'un anachronisme. Un monstre dont une tête vivait au Moyen-Âge et l'autre dans le futur.

Le téléphone de Sofia sonna sur le bureau de chêne. Elle décrocha sans hâte.

— On ne mange pas les principes, Lorenzo, dit-elle avant même qu'il ne parle. L'Europe veut des factures propres. Si tu ne peux pas lui en donner, elle t'effacera.

— Tu crois que tes chiffres vont m'arrêter ? La pierre ne s'efface pas avec une touche "Supprimer", Sofia.

— L'honneur ne paie plus les techniciens qui installent les éoliennes, Lorenzo. Rends-toi à l'évidence. La guerre se gagne au clavier. Éteins tes feux.

Elle raccrocha. Ses mains tremblaient. Dans le reflet de la vitre, elle chercha la magistrate, mais ne vit qu'une héritière utilisant les méthodes du clan avec une précision de banquier. Elle quitta son bureau, ses talons claquant sur le marbre comme le mécanisme d'une montre suisse.

23h00. Sofia entra dans son appartement de fonction, un espace minimaliste surplombant les lumières de la ville. Elle ne prit pas la peine d'allumer. La skyline de

Milan suffisait à éclairer la pièce.

Elle s'arrêta net.

Sur son bureau de verre, là où elle posait habituellement ses dossiers de la cité judiciaire, un objet jurait avec la froideur du décor. Un Zippo en argent, gravé aux initiales de leur père, encore tiède.

— On ne s'en débarrasse pas avec du parfum de luxe, Sofia.

La voix venait de l'ombre, près de la baie vitrée. Lorenzo était assis dans un fauteuil de cuir blanc, sa silhouette massive découpée par la lumière des gratte-ciel. Il ne pointait aucune arme. Il n'en avait pas besoin. Il tenait simplement une petite pierre de rivière dans sa main gauche, la faisant rouler entre ses doigts calleux.

Sofia resta immobile, le souffle court.

— Comment es-tu entré ?

Lorenzo se leva. Il s'approcha d'elle, l'odeur de la fumée, de la sueur et de la terre brûlée envahissant l'espace aseptisé. Il s'arrêta à quelques centimètres de son visage, là où la lumière des néons de Porta Nuova frappait ses yeux sombres.

— Tu as encore l'odeur de la fumée sur toi, Sofia. Tu peux geler tous les comptes de la terre, tu resteras une fille de l'Aspromonte.

Il posa la pierre de rivière à côté du Zippo. Le claquement du minéral sur le verre résonna comme une sentence.

— La loi du fer finit toujours par trouver une faille dans tes chiffres. Demain, le port de Gioia Tauro rouvrira. En liquide. Et tu ne feras rien, parce que si je tombe, je

t'emmène avec moi dans la cendre.

Lorenzo se dirigea vers la porte. Il s'arrêta sur le seuil, sans se retourner.

— Choisis bien ton collier, Sofia. La soie s'enflamme plus vite que le cuir.

Il sortit, laissant derrière lui une traînée de poussière grise sur le tapis immaculé.

Sofia resta seule dans l'obscurité, les yeux fixés sur le briquet de son père. Elle tendit la main, toucha le métal froid, et comprit que la guerre ne faisait que commencer. Une guerre où le sang ne se contenterait plus d'être un chiffre dans un rapport de police.

Chapitre 10

Le sacrifice de la mère

Le soleil de l'Aspromonte pèse sur la nuque des hommes. Dans le bureau du domaine de San Luca, l'air sature d'une odeur de bergamote trop mûre. Sofia est assise devant le noyer massif de son père. Sous ses doigts, le clavier de son ordinateur portable est une anomalie technologique dans cette crypte de pierre.

Elle décode l'entrée « Aura-14 ».

Elle a longtemps cru à l'accident de la route, à la tragédie du 14 mars 2004 sur la SS106. Le registre numérisé dit autre chose. Sous la colonne *Collatéral*, elle lit deux initiales : A.V. Anna Valenti. Une mention manuscrite complète l'écriture : *« Accord Milan / Section 4. Actifs sécurisés. Coût de transaction : Sortie de zone. »*

Son père n'a pas perdu sa femme. Il l'a livrée. Pour sauver les milliards de la filiale *Green Energy Nord* menacés par une saisie, il a offert une distraction aux autorités milanaises. Anna était le prix de l'EBITDA.

Le silence est rompu par l'ouverture brutale de la porte. Lorenzo entre, chargé d'une odeur de sueur et de graisse pour armes.

— On ne fait pas attendre les hommes qui tiennent les fusils, grogne-t-il en s'approchant.

Sofia ne cille pas. Elle pivote l'écran vers lui. Elle pointe la ligne « Aura-14 » et le transfert de quarante millions vers le Luxembourg, effectué deux heures après le décès de leur mère.

— Papa n'était pas un patriarche, Lorenzo. C'était un courtier. Et tu n'es pas son héritier. Tu es son employé le moins coûteux.

Lorenzo frappe le bureau, mais Sofia reste de marbre. Elle n'est plus une héritière ; elle est l'administrateur judiciaire d'un empire en faillite morale. Elle active un brouilleur de fréquence dissimulé sous son bureau, neutralisant les communications de la villa.

— Je voulais réformer le clan, dit-elle d'un ton clinique. J'avais tort. On ne soigne pas un cancer. On l'irradie.

Le transfert vers l'aéroport se fait sous escorte du GIS. Dans le Falcon 900 qui décolle de Lamezia, Sofia ressent le changement de pression. Le bruit des rotors de l'escorte s'efface au profit du sifflement feutré de la pressurisation. À dix mille mètres, elle pénètre dans l'espace aérien international. Ici, le droit italien s'évapore. Elle n'est plus Sofia Valenti. Elle est la structure.

Elle ouvre son ordinateur. Premier clic : un ordre de vente massif sur les parts de *Green Energy Solutions*. Deuxième clic : transfert des droits de propriété vers une entité singapourienne. En une heure, elle liquide ce que son père a mis trente ans à bâtir.

Francfort. L'acier brossé et l'ozone.

Sofia traverse le parking souterrain du quartier des affaires. L'air est froid, chirurgical. Une Alfa Romeo noire dérape et pile à dix mètres. Lorenzo en sort, le

visage déformé, un Beretta au poing. Il est un anachronisme dans ce décor de verre.

— Le livre ! hurle-t-il. Tu as vendu le sang de papa !

Sofia consulte sa montre, un mouvement calme, précis. Elle ne le regarde même pas. Son mépris est total.

— Tu es une fuite de capitaux, Lorenzo. Une variable qu'il faut supprimer pour équilibrer le bilan.

— Je vais te tuer, sale pute !

— Regarde le point rouge sur ton buste, Lorenzo. Il est bien plus rapide que ton index.

Un sifflement unique. Une balle de 7.62 traverse le thorax de Lorenzo, le projetant contre le capot de sa voiture. Sofia ne sursaute pas. Elle observe son frère s'effondrer avec la même distance qu'un analyste devant une courbe boursière en chute libre.

Elle ne s'approche pas du corps. Elle se détourne vers l'ascenseur.

Trente-quatrième étage. La salle de réunion surplombe le Main. Les avocats d'affaires attendent devant une table en obsidienne. Sofia s'assoit, lisse sa jupe tailleur et pose le registre devant elle.

— Changez le nom de la holding, dit-elle aux hommes en gris. "Valenti" est une marque toxique. Appelez-la "Aletheia".

— Et pour les derniers actifs en Calabre ? demande l'un des juristes.

Sofia regarde les lumières de Francfort. Elle ne voit plus des paysages, mais des flux. Elle ne voit plus des hommes, mais des données.

— Envoyez une notification de fin de contrat. Ceux qui ne l'acceptent pas seront traités comme des créances irrécouvrables. Liquidez tout.

Elle ferme son ordinateur. La métamorphose est achevée. Elle n'est plus une femme cherchant justice. Elle est devenue l'algorithme qui gère le chaos. Le passé est une perte sèche qu'elle vient de solder. Le silence qui remplit la pièce est sa seule véritable propriété. Elle l'a payé au prix fort, et elle compte bien le faire fructifier.

Chapitre 11

Rupture de contrat

Au trente-deuxième étage de la tour UniCredit, l'air conditionné n'était pas un confort, c'était un tri sélectif. Il éliminait l'odeur de la ville, de la sueur et de l'histoire pour ne laisser qu'un vide stérile, une atmosphère à quatre chiffres. Dehors, Milan s'étalait sous une brume de chaleur jaunâtre, un linceul de pollution qui masquait les contours du Duomo.

Sofia lissa sa jupe crayon. Le tissu, un mélange de laine froide et de soie, ne présentait aucun pli. Elle détestait les plis ; ils étaient des imprévus, des failles dans la structure. Elle regarda ses mains posées sur le chêne pétrifié de la table de conférence. Ses ongles étaient courts, nets. Une main de juge, ou de statisticienne. Elle sentit une pulsation familière derrière son œil gauche, l'amorce d'une migraine qui cognait contre sa tempe comme un avertissement somatique.

En face d'elle, trois hommes semblaient avoir été découpés dans un autre siècle et recollés de force dans ce décor de verre biseauté.

Zio Nicola était le plus vieux, un vestige de l'Aspromonte au visage de figue de Barbarie oubliée au soleil. À sa gauche, Rocco « u Malu », le bras armé de son frère Lorenzo, dégageait une odeur de tabac brun et de rancœur qui semblait souiller la pureté de la pièce. Le troisième, l'avocat Valli, lissait sa cravate en soie, les yeux fuyants, conscient que le centre de gravité du pouvoir venait de se déplacer de trente étages vers le ciel.

— Le café est mauvais, dit Zio Nicola d'une voix de gravier.

Sofia ne cilla pas. Elle ne proposa pas de sucre.

— Ce n'est pas un café de bienvenue, Nicola. C'est un café de clôture.

Elle fit glisser trois dossiers noirs sur la table. Des contrats de cession de créances.

— Lorenzo dit que tu joues avec les chiffres du clan, grogna Rocco. Il dit que tu oublies d'où vient l'argent. Que tu oublies le respect.

— En 2023, le clan a injecté quarante-deux millions d'euros dans des parcs éoliens via des sociétés-écrans, répliqua Sofia, sa voix aussi froide que l'azote liquide. Ces fonds provenaient à 80 % du trafic de cocaïne transitant par Gioia Tauro. C'est archaïque. C'est traçable. C'est bruyant. À partir de ce matin, 8h00, tous les flux de trésorerie vers vos entreprises de construction ont été suspendus. Vos cartes corporate sont révoquées.

Zio Nicola posa ses mains à plat sur le chêne.

— Tu nous coupes les vivres, petite ? On a des chantiers en cours. Des hommes qui attendent.

— Ce que vous appelez des chantiers, je l'appelle du blanchiment de bas étage. Vous construisez des ponts qui ne mènent nulle part pour justifier des factures de béton. C'est fini. Lorenzo gère le sang. Je gère l'oxygène. Et sans moi, Lorenzo est un cadavre en sursis avec une couronne de plomb.

Rocco se leva brusquement, sa chaise basculant en arrière avec un bruit de détonation. Sa main plongea vers le revers de sa veste, un geste instinctif, prévisible.

Sofia fut plus rapide, non par la force, mais par la précision de l'outil. Elle saisit son stylo-plume Montblanc et, d'un mouvement sec, l'abattit sur la main de Rocco qui

s'appuyait encore sur la table. La plume d'or traversa la chair entre le métacarpe et le tendon, clouant presque la paume au bois précieux.

Rocco poussa un cri étranglé, un son de bête surprise. Le sang, d'un rouge sombre, commença à imbiber la nappe de présentation.

— Assieds-toi, Rocco, dit-elle sans élever la voix. On ne sort pas de métal dans un bureau de direction. C'est d'un vulgaire.

Elle retira le stylo. Rocco ramena sa main contre lui, le visage décomposé par le choc. Sofia essuya la pointe d'or avec un mouchoir en lin blanc, sans une once de haine. C'était une correction technique, un ajustement de marge.

— L'option A : vous signez, reprit-elle en ignorant les gémissements de Rocco. Vous devenez des actionnaires minoritaires d'une structure propre, cotée en bourse d'ici deux ans. Vos revenus seront divisés par deux, mais ils seront définitifs. L'option B, c'est la faillite. J'ai déjà transmis les rapports d'audit à une unité spéciale de la procureure de Reggio Calabria. Si je ne tape pas un code de validation toutes les six heures, les preuves de vos malversations arrivent sur leur bureau.

Zio Nicola regarda le sang sur la table, puis les yeux de Sofia. Il y vit une absence totale d'émotion, un vide plus terrifiant que n'importe quelle menace de mort.

— Tu es la fille de ton père, Sofia. Mais lui avait au moins la décence de nous regarder dans les yeux quand il nous égorgeait. Toi, tu nous tues avec des paragraphes.

— Mon père est mort d'une balle dans la nuque parce qu'il croyait aux alliances, dit-elle. Je crois aux contrats. Un contrat ne vous trahit pas. Il se rompt, c'est tout.

Nicola prit le stylo que Sofia lui tendait. Ses doigts tremblaient. Il signa. Valli suivit,

avec l'empressement d'un homme qui voit une porte de sortie s'ouvrir dans un incendie.

Une fois les hommes évacués par la sécurité, Sofia resta seule. Le silence reprit ses droits, à peine troublé par le ronronnement des serveurs. Elle consulta sa montre. 14h15. Le marché ouvrait à New York. Dans quelques minutes, les transactions automatisées allaient diluer l'argent des clans dans des produits dérivés complexes. Un lavage à 90 degrés, sans odeur.

Soudain, un mouvement brusque sur sa gauche.

Un jeune homme, l'un des serveurs de l'étage, bondit de l'ombre de la kitchenette. Un couteau de cuisine à la main, une lame domestique, banale. Un visage de Calabre, brûlé par une loyauté qu'il ne comprenait même pas. Un soldat envoyé pour une mission suicide.

Le garçon ne cria pas. Il n'y eut pas de discours.

Deux détonations sèches, étouffées, déchirèrent le silence de la pièce.

Le jeune homme s'effondra à mi-course, son corps heurtant le bord du bureau avant de glisser sur le sol. Deux impacts parfaits dans le thorax. De l'ombre, derrière le rideau, sortit son garde du corps, un ancien du GIGN. Il rangea son arme avec un geste las.

— Il est passé par le monte-charge des cuisines, Madame Bellini. Une erreur de protocole.

— Nettoyez ça, Mancini. Et changez la moquette. Je déteste cette odeur de ferraille.

Elle se rassit. Son téléphone vibra. Un message crypté.

« Cible Lorenzo localisée. Direction : Milan. »

Elle ne rentra pas chez elle. Elle se dirigea vers son penthouse de la tour Diamante. C'était là qu'elle attendrait le dernier acte.

Elle était debout devant la baie vitrée quand elle sentit une lueur rouge dans le reflet du verre. Elle ne bougea pas. Elle savait.

— Tu as toujours aimé la vue, Sofia. Surtout quand tu peux regarder les gens d'en haut.

Lorenzo sortit de l'ombre. Il portait un blouson de cuir râpé, maculé de la graisse de la route. Il sentait la terre, la sueur et la poudre. Dans sa main droite, un Beretta.

— Tu as coupé l'argent, sœur. Les oncles pleurent. Ils disent que tu as volé leur héritage avec des chiffres sur un écran.

Sofia ne se retourna pas. Elle continuait de fixer le reflet de son frère.

— Je n'ai rien volé, Lorenzo. J'ai sauvé ce qu'il restait à sauver. Tu menais le clan à l'abattoir. Tu pensais vraiment que tes tunnels et tes bunkers suffiraient contre des satellites ?

Lorenzo fit un pas de plus.

— On ne dirige pas une famille avec des satellites. On la dirige avec la peur.

— Le verre finit toujours en morceaux, Lorenzo. Le sang, lui, s'imbibe, répondit-elle d'une voix monocorde. Tu es un anachronisme. Si tu me tues, une commande automatique partira vers la banque centrale. Tes alliés se retourneront contre toi en

une seconde pour sauver leur propre peau. Tu seras un homme mort avant même que mon corps ne soit froid.

Lorenzo s'approcha d'elle, pressant le canon froid contre sa tempe. Sofia sentit le battement de son propre cœur, calme, régulier.

— Les codes ne servent à rien, continua-t-elle. Le système est verrouillé par biométrie. Mon empreinte rétinienne. Ma voix. Si je meurs, le coffre se ferme pour toujours. Personne ne touchera plus un centime. Jamais.

Lorenzo tremblait de rage. Il était le passé, brutal et direct, confronté à un futur qu'il ne pouvait ni briser, ni comprendre. Brusquement, il abaissa l'arme. Il semblait soudain vieux, brisé par la réalisation que son monde n'existait plus.

— Tu es comme le père, Sofia. Tu détruis tout ce que tu ne peux pas contrôler. Garde ton argent. Garde tes serveurs. Mais n'oublie jamais : en Calabre, quand on coupe les racines d'un arbre, il finit par tomber.

Il disparut dans le couloir. Sofia resta immobile, le froid du canon encore imprimé sur sa peau. Elle se servit un verre d'eau. Ses mains ne tremblaient plus.

Elle sortit son second téléphone et composa un numéro.

— C'est moi. Lorenzo est en mouvement. Appliquez la clause de force majeure. Liquidez la garantie.

Elle raccrocha. Elle s'approcha du petit citronnier en pot qui dépérissait dans un coin du bureau. Elle arracha une feuille sèche, la broya. Elle ne sentit rien. Pas même le parfum de l'agrumes. Juste la texture morte d'une plante qui n'avait plus sa place ici.

En bas, dans la rue, une voiture explosa. Le bruit fut étouffé par le double vitrage

phonique. Sofia ne sursauta pas. Elle regarda la lueur orange se refléter un instant sur les parois de verre avant de s'éteindre dans le brouillard.

Elle retourna à son clavier. Le curseur clignotait, comme un cœur artificiel. Elle commença à taper. La Calabre n'était plus une terre. C'était une ligne de crédit. Et elle en tenait le stylo.

Le chapitre 11 était clos. La rupture était consommée. Dans le silence de la tour, on n'entendait plus que le cliquetis régulier des touches, comme le bruit d'une montre suisse qui décompte le temps qu'il reste aux derniers hommes d'honneur.

C'était le bruit du progrès.

Chapitre 12

Chasse à l'homme

L'Aspromonte ne pardonne pas l'hésitation. Sous ce soleil de plomb qui calcine les épines de genêts, la montagne est un corps nerveux, prêt à broyer l'importun. Lorenzo était accroupi derrière un affleurement de granite, le dos pressé contre la pierre chaude. Il ne transpirait plus. Son corps avait atteint ce stade de sécheresse où l'eau n'est plus qu'une abstraction de citadin.

À ses pieds, le vallon de l'Amendolea s'étirait comme une cicatrice blanche de cailloux et de lauriers-roses desséchés. Trois ombres tacheraient bientôt le paysage de leur équipement trop propre. Sofia n'avait pas envoyé des hommes de main, mais des techniciens de la violence, recrutés dans des officines de sécurité privées. Des types qui synchronisaient leurs montres sur l'heure de Greenwich.

Lorenzo cracha un filet de salive épaisse. Sa sœur pensait que l'Aspromonte pouvait être pacifié par un audit de risques. Il empoigna sa lupara, les canons sciés encore tièdes de l'air ambiant. Le clic du verrouillage fut absorbé par le cri strident d'une cigale. Il ne parlait pas aux hommes en bas. Il écoutait le bourdonnement des premières mouches sur le schiste.

Le premier émissaire s'arrêta net. Il tenait un fusil d'assaut court, une optique thermique montée sur le rail. Un gadget inutile sous ce zénith où chaque rocher rayonnait quarante degrés. L'homme fit un signe précis. La formation se divisa. Ils cherchaient une trace. Lorenzo avait laissé un morceau de tissu sur une ronce, un kilomètre plus bas. Ils bougeaient bien, avec cette économie de mouvement propre aux hangars climatisés. Mais ils ne comprenaient pas le silence des oiseaux quand un prédateur change d'appui.

Lorenzo se coula dans une faille de la roche. Il se déplaça avec la lenteur d'un reptile. Dix mètres. Le premier homme était juste au-dessous de lui. Lorenzo sentait l'odeur de son savon industriel, une fragrance boréale qui jurait avec la poussière. L'homme consulta son terminal au poignet. Le signal GPS était erratique sous les parois de schiste.

Il se redressa brusquement. Pas de cri. Le canon de la lupara plongea vers la nuque de l'homme. La détonation déchira le silence comme un coup de tonnerre dans un ciel pur. L'impact projeta l'émissaire vers l'avant, pulvérisant la céramique de son gilet.

Le deuxième homme tourna sur lui-même. Trop lent. Lorenzo avait déjà glissé dans le couloir de ronces.

— Lorenzo ! cria une voix venant d'en bas. Un Italien, celui-là. L'accent pincé de Milan. — Lorenzo ! Sofia veut juste parler ! Le registre ! Rends le registre et tout s'arrête !

Lorenzo s'arrêta derrière le tronc tourmenté d'un olivier millénaire. Le registre. Cette clé USB gainée de cuir que Sofia chérissait plus que leur sang. Pour elle, c'était l'avenir : des investissements, une machine à laver l'honneur pour le transformer en dividendes. Pour Lorenzo, c'était la preuve de leur lâcheté.

— Parler ? répondit Lorenzo, sa voix semblant émaner des pierres. Ma sœur a oublié comment on parle ici. Ici, on ne parle pas. On témoigne.

Une rafale de 5.56 laboura le tronc de l'olivier. Lorenzo resta immobile. L'homme stressait. Il gaspillait ses munitions.

— Tu es un fossile ! hurla l'autre. Le monde a changé ! On gère des milliards, pas des troupeaux de chèvres !

Lorenzo rouvrit les yeux. Ses pupilles étaient rétractées par la lumière. Il repensa à Sofia dans son bureau de verre, son parfum coûteux qui effaçait l'odeur de la terre. Elle voulait transformer la 'Ndrangheta en multinationale. Elle avait oublié que sous le verre, il y avait toujours la fosse.

Il sortit de son abri d'un pas lourd, assuré. Le deuxième tireur tenta de réajuster sa visée, mais le soleil créa un reflet fatal sur son optique de luxe. Un instant d'aveuglement. Lorenzo pressa la détente. Le plomb faucha les jambes de l'homme qui s'effondra dans un bruit d'os brisés. Lorenzo s'approcha. L'homme rampait, ses mains griffant la poussière rouge.

— S'il te plaît... balbutia-t-il.

— Tu sens ça ? demanda Lorenzo en se penchant. C'est l'odeur de la bergamote. Mon père disait que c'est l'odeur de la patience. Sofia n'a jamais été patiente. Mais la paix se gagne avec du fer, pas avec des virements Swift.

Il acheva l'homme. Net. Une nécessité biologique.

Le troisième homme, Weber, fuyait vers la crête. Une erreur. Sur la crête, on appartient au ciel. Lorenzo prit son temps. Il ramassa le terminal de l'homme mort. L'écran affichait encore une carte thermique. Un petit point bleu clignotait. Il éteignit l'appareil. La technologie ne lui servait à rien.

Arrivé au sommet, il vit sa proie. L'homme était à découvert, tentant de joindre quelqu'un par radio.

— Deux morts ! Envoyez l'hélicoptère ! Ce type est un animal !

Lorenzo se tint debout sur un rocher.

— L'hélicoptère ne viendra pas. Ma sœur n'aime pas le bruit. C'est mauvais pour les

relations publiques.

L'homme se retourna, levant son arme, mais ses mains tremblaient.

— Pourquoi ? C'est juste du business... Sofia a dit que tu comprendrais la logique...

— La logique, c'est que tu es sur ma terre. Et sur ma terre, les étrangers ne sont que de l'engrais.

Il ne tira pas. Il sortit un couteau à lame fixe, manche en corne de bélier.

— Dis à ma sœur, si tu la vois en enfer, que le droit n'arrête pas le sang. Il ne fait que le masquer.

Le mouvement fut bref. Une ombre tombant sur une proie. Un gargouillis étouffé, puis le froissement des herbes sèches. Lorenzo se releva, essuya sa lame sur le pantalon du mort. Il fouilla les poches et trouva un téléphone satellitaire. Il composa un numéro.

— Tes comptables sont au chômage, Sofia.

Un silence. Il imaginait sa sœur devant la Skyline de Porta Nuova.

— Lorenzo, répondit-elle enfin, sa voix comme une lame de glace. Tu ne fais que retarder l'inévitable. Le monde que tu protèges est une ruine.

— Ta forteresse est faite de papier, ma sœur. Ici, la seule chose qui dure, c'est ce qu'on enterre assez profond. Ne m'envoie plus tes techniciens. Envoie des hommes qui sont prêts à mourir. Pas des types qui ont un plan d'épargne retraite.

Il écrasa le téléphone sous son talon.

Le soleil commençait sa descente, jetant des ombres monstrueuses sur les pentes.

Lorenzo ramassa son arme. Il avait trois corps à déplacer. Il ne fallait pas polluer les

sources. Même en guerre, on respecte les règles de la terre.

Il atteignit Roghudi Vecchio alors que la lumière devenait laiteuse. Le village fantôme s'accrochait à la falaise comme un kyste de pierre grise. Il traîna le corps de Weber jusque dans la nef en ruine de l'église. Le toit effondré laissait passer des colonnes de poussière.

Deux jeunes cousins l'attendaient dans l'ombre d'un pilier, nerveux, leurs mains crispées sur des crosses de Beretta. Ils regardèrent le cadavre du mercenaire avec une fascination morbide. Lorenzo ne leur fit pas de discours sur l'honneur ou l'avenir. Il désigna simplement les équipements technologiques brisés sur le corps de Weber, puis le trou béant dans sa poitrine.

Les jeunes comprirent. Dans le silence de la nef, le message était plus clair qu'un manifeste. Le modernisme de Sofia venait de s'écraser contre le schiste.

Lorenzo s'assit sur un banc vermoulu et ouvrit le registre. Il y écrivit une seule phrase en dialecte avant de l'enterrer sous une dalle de l'autel : *« La terre se souvient de ce que le papier oublie. »*

Il se leva, les articulations grinçantes. Dehors, la brume montait des vallées. Sofia enverrait d'autres émissaires, peut-être des hélicoptères cette fois. Mais Lorenzo ne craignait plus le ciel. Il s'enfonça dans les tunnels sarrasins sous le village, là où même les capteurs thermiques perdaient leur sens.

En Calabre, le dernier mot appartient toujours à celui qui sait rester immobile le plus longtemps. Lorenzo ferma les yeux dans l'obscurité fraîche de la crypte. La montagne attendait la suite. Lui aussi.

Chapitre 13

La prise d'otage

L'air vibrait au-dessus du goudron fondu de la provinciale. Une chaleur solide, qui pesait sur les épaules comme un sac de ciment. Dans l'habitacle de l'Alfa Romeo, l'odeur du cuir neuf luttait contre celle, plus tenace, de la poussière et du tabac froid. Lorenzo ne transpirait pas. Il fixait la courbe de la route, là où le bitume semblait se transformer en eau sous l'effet de la réfraction. À côté de lui, Saro gardait les mains sur le volant, les jointures blanches. Saro avait peur. Pas de la police. Pas du juge qu'ils venaient de ramasser. Il avait peur du silence de Lorenzo.

— Il se réveille, grogna Saro en jetant un œil au rétroviseur.

Lorenzo ne tourna pas la tête. Ses yeux restaient deux fentes sombres sous l'arcade sourcilière proéminente.

— Arrête-toi au vieux pressoir.

La voix était une pierre qui frotte contre une autre. Le pressoir était une carcasse de pierre grise, nichée dans un pli de l'Aspromonte où les oliviers centenaires ressemblaient à des corps tordus par la douleur. Ici, la terre sentait la bergamote pourrie et la suie. Saro coupa le moteur. Le silence qui suivit fut plus violent qu'une détonation. Lorenzo descendit, ajusta sa veste de lin froissée et ouvrit le coffre.

Le juge Moretti était plié en deux, les mains liées par des colliers de serrage en plastique noir. Ses cheveux blancs étaient souillés de poussière. Un filet de sang séché barrait son front. Il cligna des yeux, aveuglé par la lumière crue, mais il ne cria pas. Il connaissait le protocole de ce paysage. Lorenzo ne l'aida pas à sortir. Moretti

bascula, ses genoux frappant le sol rocailleux avec un craquement mat.

— Rome est loin, Juge. Ici, c'est la terre. Vous avez passé trop de temps dans les climatiseurs avec ma sœur. Vous avez oublié le poids des pierres.

Lorenzo fit un signe à Saro qui traîna Moretti vers l'ombre épaisse du pressoir. À l'intérieur, l'humidité des vieux murs offrait un répit illusoire. Lorenzo s'assit sur un billot de bois et sortit un téléphone satellite.

— Elle croit qu'elle peut nettoyer le sang avec de l'encre, reprit Lorenzo comme s'il poursuivait une conversation commencée des années plus tôt. Elle croit que parce qu'elle a un diplôme, les comptes se règlent avec des bilans comptables.

— Elle a raison, Lorenzo, finit par dire Moretti, la voix éraillée mais stable. Le monde a tourné. Toi, tu es resté dans la poussière.

La gifle partit sans avertissement. Un mouvement court, sec. Le bruit d'une viande frappée à plat. Lorenzo ne semblait pas en colère. C'était une correction technique.

— Le monde ne tourne pas, Juge. Il rampe. Comme tout ce qui veut survivre.

Lorenzo composa un numéro et mit le haut-parleur.

À Milan, le bureau de Sofia était une bulle de verre et d'acier. Le silence y était coûteux, filtré par des doubles vitrages qui étouffaient les rumeurs de la métropole. Milan, deux heures. Porta Nuova n'était qu'une forêt de lames de verre tranchant un ciel de suie. Sous la pluie fine, les tours n'offraient aucun abri, juste une surveillance verticale. Sur son bureau, le registre secret, relié de cuir noir, semblait absorber la lumière. Des noms, des prête-noms, des flux financiers injectés dans les parcs éoliens de la Baltique. L'héritage de leur père n'était plus une affaire de camions de drogue, c'était un algorithme de blanchiment. Le téléphone vibra sur le marbre. Elle décrocha.

— Sofia.

La voix de son frère franchit les mille kilomètres avec une clarté brutale. Sofia se leva et s'approcha de la vitre.

— Lorenzo. Tu es en retard pour le rendez-vous des avocats.

— Les avocats parlent pour ne rien dire. J'ai quelqu'un qui veut te saluer. Un ami de la famille.

— Sofia... ne viens pas. Reste là-bas.

La voix de Moretti était brisée. Sofia ferma les yeux. Son cœur battait avec une régularité mécanique.

— Lorenzo, qu'est-ce que tu fais ? C'est une erreur stratégique. La police va boucler la province en deux heures.

— La police ? Ils cherchent des coupables, Sofia. Moi, je cherche la vérité. Ce registre que tu caches. Papa ne te l'a pas donné pour que tu le donnes à l'État. Il te l'a donné pour que tu nous serves.

— Je sers le clan, Lorenzo. Mais je le sers avec intelligence. Si tu touches au Juge, tu nous transformes en cibles mouvantes. Tu es un fossile.

— Le fossile a encore des dents. Écoute bien. Je suis au vieux pressoir des Grotte. Je te donne six heures. Viens seule. Avec le registre. Après, je commence à envoyer des morceaux du Juge par courrier recommandé. Puisque tu aimes tant la papperasse.

Il raccrocha. Sofia resta immobile. Elle rangea le registre dans sa mallette en cuir.

Elle ne contacta pas la police. Elle savait que Lorenzo surveillait les sorties de l'autoroute. Elle savait aussi que dans l'Aspromonte, le droit n'avait pas de juridiction. Seul le sang parlait la langue locale.

Au pressoir, Lorenzo sortit un couteau de poche et commença à peler une pomme avec une précision chirurgicale. La peau tombait en une seule spirale ininterrompue. Saro entra, la main sur son holster.

— Une patrouille de la Forestale est passée. Ils ne se sont pas arrêtés.

— Ils ne s'arrêteront pas. Ils savent que l'ombre du pressoir est trop profonde pour eux.

Lorenzo s'approcha d'une table encombrée de vieux outils rouillés. Il en choisit une pince de maréchal-ferrant, lourde, couverte de calamine.

— Vous savez ce qu'est la rationalité, Juge ? Sofia dit que c'est l'efficacité. Moi, je pense que la rationalité, c'est de savoir exactement combien de douleur un homme peut supporter avant de dire la vérité. Saro, filme.

La lumière du flash inonda la scène, crue, impitoyable. Lorenzo saisit la main gauche de Moretti et la posa à plat sur le billot.

— Sofia, tu parles de contrats. Voici la seule clause de résiliation que je reconnais.

La pince se referma. Un craquement mou. Moretti chercha de l'air, les mains à la gorge, les yeux révulsés par une incompréhension purement biologique. Le son qui s'échappa de lui n'était plus humain, juste un bruit de siphon bouché. Lorenzo ne sourit pas. Il relâcha la pression.

— Six heures, Sofia.

L'avion privé de Sofia amorçait sa descente vers Lamezia Terme. Elle regarda la vidéo. Trois fois. Son visage restait de marbre. Elle savait que le pressoir était un piège, mais elle savait aussi que la seule façon de gagner n'était pas de réformer le mal, mais de le rendre plus efficace que celui de son adversaire. Elle prit son téléphone de secours.

— C'est moi. Je veux des gens qui ne figurent sur aucun registre. Mon frère veut un retour aux sources ? On va lui donner ce qu'il demande. Mais on va le faire avec la précision d'une OPA hostile.

Elle descendit de l'avion. La chaleur la frappa au visage comme une insulte. Elle monta dans la berline blindée. Steiner, le chauffeur, ne posait pas de questions.

— Le signal GPS du juge est fixe, dit Steiner. Il est dans le bâtiment principal. Deux sentinelles à l'entrée. Rien de professionnel.

La voiture s'arrêta devant la Fiat Panda des guetteurs. Sofia descendit. Rocco s'approcha, l'odeur de l'ail et du tabac froid collée à sa chemise en lin. Il voulut saisir son bras. Le mouvement de Steiner fut presque invisible. Un éclair de métal noir. Un bruit sourd. Un craquement mou. Rocco s'effondra, les mains à la rotule, les yeux révulsés. Il n'était déjà plus une menace, juste un gémissement biologique dans la poussière.

— Le monde de mon père est mort, murmura Sofia. On ne discute plus avec les obstacles. On les provisionne en pertes et profits.

La berline s'arrêta dans la cour du pressoir. Lorenzo sortit de l'ombre, le couteau de berger à la ceinture.

— Tu es venue avec tes chiens, Sofia.

— Tu as enlevé un magistrat de la République, Lorenzo. C'est un suicide opérationnel. Tu as attiré l'attention sur des structures qui demandaient du silence.

Elle s'arrêta à trois mètres de lui. Lorenzo saisit Moretti par les cheveux, la lame sur sa gorge.

— Regarde-le ! Il pue la peur, Sofia. Notre père disait que le sang est la seule encre qui ne s'efface jamais.

— Mon père est mort dans une cellule de trois mètres carrés parce qu'il croyait à tes conneries. Libère le juge. Je te donnerai une sortie de secours. Ici, tu n'es qu'un bug dans mon système. Tes hommes ont déjà accepté mon offre, Lorenzo. J'ai racheté leurs dettes. La Fondation n'a pas besoin d'un martyr instable.

Elle alluma sa tablette.

— Regarde. C'est le direct de ton compte personnel. Gelé. Tu n'as plus un centime. Tu ne peux même pas payer le gasoil de ta Panda.

Lorenzo devint livide. Il poussa le juge et se jeta sur Sofia. Il ne fit pas deux pas. Un impact sourd. Une balle de gros calibre lui broya l'épaule droite. Il roula dans la poussière. Sofia ne bougea pas. Elle n'avait pas sursauté.

— Steiner, nettoyez ça. Liquidez le passif.

Elle aida Moretti à se redresser avec une douceur artificielle.

— Tout est fini, Juge. La procédure est close.

— Tu l'as détruit, Sofia, croassa le vieil homme. Pas comme une criminelle. Comme

une machine.

— Non, Juge. Je l'ai simplement rendu obsolète.

Huit heures plus tard, à Milan, la salle du conseil d'administration était plongée dans une pénombre bleutée. Les "vieux" Capos étaient là. Don Vincenzo, Don Pietro. Ils portaient des costumes sombres, mais on sentait la rigidité de l'ancien monde. Sofia entra. Le silence se fit. Lorenzo était là aussi, l'épaule sanglée, le regard vide.

— Douze millions, commença Sofia en posant sa tablette. Transférés sans autorisation ce matin. Qui a donné les codes à mon frère ?

Le comptable, Marco, commença à trembler.

— Lorenzo a dit que c'était pour le clan...

— Le problème n'est pas l'argent, Marco. Le problème, c'est l'anarchie. Steiner.

Un seul coup de feu. Sec. Étouffé. Marco s'affaissa. Un bruit de siphon bouché alors que l'air quittait ses poumons. Sofia ne regarda pas le corps. Elle fixa Don Vincenzo. Le vieux mafieux vit le point rouge d'un laser se fixer sur son front. L'orgueil de l'Aspromonte s'évapora face à la logique froide du capital.

— Vos territoires ne se mesurent plus en hectares, Messieurs. Ils se mesurent en points de pourcentage sur le marché des énergies renouvelables. Signez ces documents. Ou restez dans le passé et disparaîsez avec lui.

L'un après l'autre, ils s'avancèrent. Pas de serment de sang. Juste le crissement du métal sur le papier. Sofia reprit les documents. Elle regarda son frère qui rampait mentalement dans les décombres de son honneur.

— Lorenzo a exactement la gueule d'un revenant, Steiner. Gardez-le au chaud. Le marché a encore peur des fantômes.

Elle sortit sur le balcon surplombant Porta Nuova. Le mal n'avait pas disparu. Il était devenu une ligne de code parfaitement exécutée, invisible et éternelle. Sous elle, Milan brillait comme une lame de rasoir. La transition était terminée. Le verre avait définitivement broyé la pierre.

Chapitre 14

Négociation forcée

Le soleil de l'Aspromonte ne chauffe pas, il mutile. À l'entrée de la grotte, la lumière s'arrêtait net, tranchée par l'ombre. Derrière ce rideau d'éblouissement, l'air changeait : lourd, chargé de l'odeur ferreuse de la roche et du relent acide des bêtes.

Sofia marqua un temps d'arrêt. Elle ajusta le col de son chemisier en soie blanche, une tache blanche perdue dans le gris du calcaire. Ses mocassins Gucci étaient déjà couverts de poussière ocre. Elle sentit la fraîcheur grimper le long de ses chevilles, une caresse de crypte.

À dix mètres dans les entrailles de la montagne, une lueur orangée dansait sur les parois. Un foyer. Une silhouette.

— Tu es en retard, Sofia.

La voix de Lorenzo était une râpe contre du bois sec. Il ne se retourna pas. Accroupi près du feu, il aiguisait un couteau de berger sur une pierre plate. Le crissement de l'acier rythmait le silence.

Sofia avança. Ses pas ne faisaient aucun bruit sur le sol de terre battue et de crottin séché. Elle s'arrêta à une distance de sécurité.

— La route est surveillée par les carabinieri, dit-elle.

Lorenzo eut un rire bref.

— Les carabinieri cherchent un fantôme. Toi, tu cherches un accord.

Il se leva. La lumière du feu soulignait les traits épais de son visage, une carte de cicatrices. À sa gauche, dans le fond de la cavité, une forme humaine était ligotée à une chaise de châtaignier. Le juge Piras. Un sac de jute couvrait sa tête, mais le mouvement saccadé de son thorax trahissait sa terreur. L'odeur de l'urine flottait autour de lui.

Sofia ne détourna pas les yeux.

— Libère-le, Lorenzo. Tout de suite.

— Et après ?

— Après, tu pars.

Elle ouvrit sa mallette en cuir. Elle en sortit un dossier bleu.

— Voici les structures pour le Panama et les Bahamas. Dix millions sont sur un compte à Singapour. Tu as un nom, un passeport, et une villa à Marbella. Tu deviens un rentier. Un fantôme de luxe.

Lorenzo s'approcha. Il sentait le tabac brun et le suint. Il prit le dossier, le survola, puis le laissa tomber. La poussière s'éleva sur le papier glacé.

— Tu m'offres une laisse en or, Sofia.

— Je t'offre la vie. La *'Ndrine* ne supporte plus ton archaïsme. Le sang ne rapporte rien. Aujourd'hui, on rachète les dettes souveraines. Ce juge est une faute de gestion.

Lorenzo saisit Sofia par le bras. Ses doigts étaient des tenailles. Il l'entraîna vers le juge.

— Regarde-le, murmura-t-il. Il a peur de moi. Pas de tes comptes à Singapour. Il a peur parce que je peux lui ouvrir la gorge. C'est ça, le pouvoir. Le reste, c'est de la comptabilité pour les faibles.

— Le pouvoir, c'est l'immunité, Lorenzo. Si ce juge meurt, Rome enverra l'armée. Ils saisiront les terminaux logistiques, les contrats éoliens, les serveurs de Francfort. Tu détruis ce que Père a camouflé.

Lorenzo lâcha son bras. D'un geste sec, il arracha le sac de jute. Piras cligna des yeux, aveuglé. Ses lèvres étaient gercées.

— L'honneur ? coupa Sofia. L'honneur, c'est de ne pas finir dans une cage de quatre mètres carrés. Père savait quand s'effacer. Toi, tu veux régner sur de la pierre.

— Tu as transformé nos hommes en employés de banque, cracha Lorenzo. Ils ne savent plus tenir un fusil.

— Ils savent remplir une déclaration d'impôts. C'est plus utile.

Un silence pesant s'installa. Le juge Piras gémissait. Lorenzo tourna autour de Sofia, comme un loup.

— Lorenzo, écoute-moi bien. *La Provincia* a voté. Si tu ne libères pas Piras, tu seras déclaré *infame*. Tu ne seras plus mon frère. Tu seras un problème à régler.

La réaction fut instantanée. Le dos de la paume de Lorenzo heurta la joue de Sofia. Elle fut projetée au sol. Le goût métallique du sang envahit sa bouche. Elle ne cria pas. Elle resta à terre, essuyant la commissure de ses lèvres.

Lorenzo se pencha sur elle.

— Ne me menace plus jamais avec les mots des vieux qui pissent dans leur froc. Le sang, c'est moi.

Il attrapa la liasse de billets dans la mallette et la jeta dans le feu. Les billets de 500 euros s'enroulèrent, noirs, puis s'envolèrent en cendres vers la voûte.

— Dis à tes amis de Milan que la fête est finie. S'ils veulent le juge, ils devront venir le chercher.

Sofia se releva. Elle ramassa son dossier souillé. Ses mouvements étaient mécaniques. Elle regarda le juge, puis l'ombre de la mort sur lui.

— Tu as fait ton choix, Lorenzo.

Elle se détourna. Elle ne se retourna pas quand elle entendit le bruit mat d'un coup de poing frappant la chair.

Elle sortit de la grotte. La chaleur la frappa. Elle sortit son téléphone satellite. Elle composa un numéro.

— C'est Sofia. L'option diplomatique est caduque. Activez la phase de liquidation. Lorenzo ne quittera pas la montagne.

Elle raccrocha. Sante, le plus jeune des hommes, entra dans la grotte en faisant crisser le gravier.

— *Capobastone*, murmura Sante. Les cousins de San Luca attendent pour le chargement.

Lorenzo ne répondit pas. Il s'approcha du juge. D'un geste chirurgical, il pratiqua une incision derrière l'oreille de Piras. L'homme poussa un cri étouffé. Lorenzo recueillit

le lambeau de cartilage dans un mouchoir.

— Envoie ça à l'avocat à Milan, dit Lorenzo. Ajoute un mot : "Le prix du sang reste stable".

Sofia monta dans son SUV noir. Elle mit la climatisation au maximum. Le froid artificiel chassa l'odeur de la grotte. Elle fixa la route. Le bitume de l'A3 recrachait la chaleur en ondulations huileuses. Elle ouvrit son ordinateur portable. Elle n'utilisa pas de codes de hacker. Elle appela le directeur logistique de Gioia Tauro.

— Bloquez tous les comptes de transit liés à la société de transport de mon frère. Lancez un audit complet. Maintenant.

Elle referma l'ordinateur. Le bruit du clapet fut sec.

Dans la bergerie, Lorenzo chargea son Beretta. Un clic métallique, définitif. Il versa une goutte d'huile de bergamote sur ses doigts et se frotta les tempes. Dehors, les cigales hurlaient, un bruit de scie électrique découpant le ciel.

Sofia serrait le volant en cuir. Ses phalanges étaient blanches. Dans le rétroviseur, la trace rouge sur sa joue palpitait. Elle monta le son de la radio pour couvrir le silence. Le froid de la machine mordait sa peau, mais elle sentait encore, persistante, l'odeur de la bergamote sur sa joue meurtrie. Elle accéléra. Elle ne sentait plus rien d'autre que le cuir froid sous ses doigts et le goût du sang dans sa gorge.

Chapitre 15

Code et chaos

L'ombre dévorait les derniers lambeaux ocre sur les crêtes de l'Aspromonte. Sofia sentait le froid monter de la terre, une humidité ancestrale qui se moquait de la coupe parfaite de sa veste en cachemire. Dans sa poche, une balise GPS cryptée à sauts de fréquence émettait une chaleur discrète contre sa cuisse. Un battement régulier. Invisible. Le métronome de la chute.

À dix mètres, adossé à la pierre sèche d'une bergerie transformée en centre de commandement, Lorenzo mastiquait un morceau de pain dur. Il ne la regardait pas. Il jugeait les gens comme la solidité d'un mur avant de l'abattre. Son souffle sentait l'ail et le tabac froid.

— Tu es pâle, dit-il sans s'arrêter de mâcher. C'est l'air du pays. Trop pur pour tes poumons de bureaucrate.

Sofia ajusta ses lunettes. Un geste machinal pour s'ancrer dans sa réalité clinique.

— C'est l'inefficacité qui me rend pâle, Lorenzo. Chaque minute de perdue est une ligne de crédit qui s'évapore à Francfort.

Lorenzo s'arrêta de manger. Le silence fut chargé de ce sous-texte qui régissait leur existence : le sang contre le chiffre.

— Le profit ne sert à rien si on n'a plus de sol pour marcher dessus, grogna-t-il en tapotant le cuir de son holster. Ton mentor, là-dedans... il a trop parlé. Ici, la seule loi qui compte, c'est celle que j'écris avec ça.

— Le Professeur Valenti est une ressource, Lorenzo. Si tu le tues, tu redeviendras un petit chef de montagne qui vole des camions de cigarettes.

Lorenzo fit un pas vers elle, le regard chargé de mépris.

— Je préfère être un lion dans ma montagne qu'un chien de garde dans un bureau de verre.

Le silence de la montagne fut soudainement tranché. Pas un cri. Un sifflement ténu, chirurgical. À cinquante mètres, la sentinelle sur le promontoire s'effondra. Pas de détonation. Juste l'impact. Sofia regarda sa montre. 19h42. Les opérateurs du GIS étaient à l'heure.

— Qu'est-ce que c'était ? demanda Lorenzo, la main sur son Beretta.

— La fin d'un monde, répondit Sofia d'une voix monocorde.

Une grenade assourdissante explosa dans la cour. Un flash de magnésium, un son qui arrache les tympanes. Sofia se jeta au sol. La poussière scintillait sous les faisceaux laser des unités d'élite surgissant du maquis. Des ombres en Nomex noir, fluides, robotiques.

Lorenzo s'engouffra dans le bâtiment. Sofia se releva, ses talons claquant sur le sol poisseux du couloir. Elle passa par-dessus le cadavre d'un cousin éloigné, fauché par une rafale de MP5. Deux coups. Pause. Deux coups. Le langage de ceux qui ne gaspillent rien.

Elle enfonça la porte de la pièce du fond. Au milieu des serveurs dont les diodes clignotaient furieusement, le Professeur Valenti était attaché à une chaise en bois d'olivier. Face à lui, Lorenzo, un couteau de chasse à la main.

— Tu as ramené les flics dans notre sanctuaire, Sofia.

— Ce n'est plus un sanctuaire. C'est une pièce à conviction. Lâche ce couteau.

Lorenzo rit et posa la lame sous la gorge de Valenti. Sofia ne réfléchit pas. Elle sortit le Glock 26 dissimulé à sa cheville. Pas sur sa tempe. Sur le serveur. Le métal contre le silicium.

— Si tu bouges, je détruis les accès. Le clan sera mort financièrement avant l'aube. Tu seras responsable de la ruine de chaque famille.

Lorenzo s'immobilisa. Le sang coulait de son épaule, touchée par un tir de précision venu de l'extérieur. Il la regarda avec une haine teintée de respect. Il voyait enfin le prédateur.

— Tu es pire que moi, cracha-t-il.

— Je suis plus efficace.

Elle laissa Lorenzo au milieu de ses machines et de son sang alors que les bottes des commandos résonnaient dans l'escalier. En sortant de la bergerie, l'odeur de la bergamote était revenue, mêlée à celle de l'ozone.

Une heure plus tard, l'habitacle du Gulfstream G650 vibrait à peine. À dix mille mètres d'altitude, la Calabre n'était plus qu'une abstraction topographique. Sofia regardait son verre de cristal. L'eau était immobile.

Valenti, assis en face d'elle, fixait ses mains tremblantes.

— Tu as transformé la justice en outil de restructuration, Sofia. Mais le sang ne s'efface pas.

Elle ne répondit pas. Elle ouvrit son sac et en sortit un objet ramassé sur le tarmac : une **moneta bucata**, une pièce de monnaie percée, message ancestral de la vieille garde. En effleurant le trou net dans l'argent, sa main se crispa imperceptiblement. Une micro-faille. Une seconde de vertige avant que le masque de marbre ne se reforme. Elle glissa la pièce dans le cendrier en cristal.

— Le sang est une monnaie dévaluée, Professeur. Lorenzo a choisi le XIXe siècle. Les anachronismes finissent toujours par être gommés.

L'avion amorça sa descente sur Milan. Le damier gris de la métropole apparut sous la pluie fine. À la sortie du jet, une berline blindée l'attendait.

Vingt minutes plus tard, elle pénétrait dans la salle de conseil de la Tour Velasca. Six hommes l'attendaient autour d'une table en verre dépoli. Des visages lisses, des mains soignées. La "Holding S.P.A."

— Certains s'inquiètent pour Lorenzo, commença un administrateur. Ils craignent pour la lignée.

— La lignée est restructurée, trancha Sofia. Nous cessons toute transaction en numéraire. Nous ne demandons plus de **pizzo**. Nous demandons des intérêts.

La porte s'ouvrit. Deux hommes aux visages burinés, des fidèles de la montagne, entrèrent en trombe, l'arme au poing. Ils n'eurent pas le temps de crier. Deux gardes en costume sombre, postés dans les angles morts, firent feu simultanément. Les intrus s'effondrèrent sans un mot. La banalité du mal en 9mm.

Sofia ne tressaillit pas. Elle nota un chiffre sur sa tablette.

— Valenti, faites nettoyer cette moquette. Et lancez le rachat des terres de l'Aspromonte. On y installera des parcs photovoltaïques. Je veux que Lorenzo voie le soleil transformer ma puissance en profit chaque matin depuis sa cellule.

Elle se tourna vers la baie vitrée. Milan scintillait comme un circuit imprimé. La proie était morte. Vive la structure. Sofia n'avait plus de frère, plus de racines. Elle n'avait plus qu'un empire de verre. Le Code avait triomphé du chaos. Elle était enfin, comme l'acier de sa tour, parfaitement froide.

Chapitre 16

L'embuscade milanaise

Le ciel de Milan avait la couleur d'une lame de rasoir usée. Un gris de ciment frais qui écrasait les flèches du Duomo et rendait le verre des gratte-ciels de Porta Nuova aussi opaque que des yeux de noyés. Dans l'habitacle de l'Audi blindée, l'air conditionné pulsait un froid médical. Sofia fixait l'écran de sa tablette. Les chiffres défilaient. C'était son langage. Sa protection.

À côté d'elle, Lorenzo ne regardait rien. Il occupait l'espace, massif, une présence anachronique dans ce cuir nappa. Il jouait avec un cure-dent en bois de genévrier, un reste de l'Aspromonte. Le craquement de ses articulations résonna comme un coup de feu.

— Tu devrais lâcher ce truc, murmura Sofia sans lever les yeux.

— Les chiffres ne mordent pas, Sofia. Les hommes, si.

Elle ne répondit pas. Elle ajusta le revers de son tailleur gris anthracite, une coupe chirurgicale. Elle n'était plus la petite fille cachée sous l'évier pendant que les oncles parlaient de terres à retourner. Elle était l'Héritière.

La voiture s'engagea dans le souterrain de la Torre Diamante.

— On a rendez-vous avec qui ? demanda Lorenzo.

— Marcus Steiner. Fonds Nord-Alpha. Trois milliards d'euros. Officiellement, de la gestion de fortune. Officieusement, notre blanchisseur.

— Un Allemand.

— Un banquier, Lorenzo. Ils n'ont pas de nationalité, juste des bilans.

La voiture s'immobilisa. Le chauffeur, Rocco, garda les mains sur le volant, les yeux fixés sur le rétroviseur. Sofia rangea sa tablette. Elle sentit une pointe d'humidité sous ses aisselles. Son instinct se heurtait à l'immensité vide de ce béton.

Trois hommes les attendaient près d'une Mercedes noire. Au centre, Steiner. Grand, sec, les cheveux argentés. Son sourire était une cicatrice administrative.

— Sofia. Lorenzo.

Steiner ne tendit pas la main.

— Marcus, dit Sofia. Parlons de la restructuration. Il manque douze pour cent sur les dividendes.

— Votre père est mort, Sofia. Le risque de réputation a décuplé.

Lorenzo fit un pas en avant. Son ombre s'étira démesurément sur le béton.

— Le risque, c'est de ne pas rendre ce qui appartient à la famille, gronda-t-il.

— L'honneur ne paye pas les amendes de l'autorité des marchés, rétorqua Steiner.

Le ronronnement de la ventilation s'arrêta. Le silence devint physique. Sofia jeta un coup d'œil à Rocco. Le chauffeur avait la main sous sa veste.

— On ne va pas faire ça ici, Marcus, dit Sofia. Les banques détestent le sang sur le béton.

— Tu as toujours eu l'esprit vif, répondit Steiner en reculant d'un pas. Trop vif. Vous êtes devenus une variable instable.

Un déclic métallique. Sec. Précis.

Lorenzo n'attendit pas. Il saisit Sofia et la projeta derrière le bloc moteur de l'Audi au moment où la première décharge de pistolet-mitrailleur déchirait le silence. Les balles frappèrent la carrosserie avec un bruit de grêle monstrueuse. Le verre blindé se fendilla. Sofia, le visage contre le sol froid, sentit l'odeur de la poudre.

— Rocco ! hurla Lorenzo.

Le chauffeur n'eut pas le temps de répondre. Une balle de calibre .45 lui traversa la gorge. Il glissa, laissant une traînée sombre sur le vernis.

— Ils sont quatre ! cracha Lorenzo en sortant son Beretta. Steiner se barre !

Le frère aîné tira deux fois. Un des gardes s'effondra, la cuisse ouverte. La violence était brève, clinique.

— Pourquoi ? balbutia Sofia.

— Ils ne veulent pas d'une patronne légale, rugit Lorenzo. Ils veulent que la famille disparaisse pour garder le magot.

Une grenade assourdissante roula sur le sol.

— Ferme les yeux !

L'explosion de lumière déchira la réalité. Un sifflement aigu envahit le crâne de Sofia. Lorenzo la tira par le bras, la traînant vers la rampe de sortie.

— On sort par les escaliers !

Ils s'engouffrèrent dans une porte coupe-feu. Sofia s'arrêta, le dos contre le mur. Elle regarda ses mains. Noires d'huile et du sang de Rocco.

— Ils nous attendront en haut, dit-elle, sa voix redevenant un scalpel. Steiner ne nous laissera pas quitter le bâtiment.

— On fait quoi ? On se rend ?

— Non. On descend. Les serveurs de Nord-Alpha sont au -5. Steiner veut liquider un passif ? On va solder les comptes.

Lorenzo marqua un temps d'arrêt. Il vit dans les yeux de sa sœur une malveillance pure, froide comme une lame.

— Tu sais entrer là-dedans ?

— J'ai les clés de mon père. Si on ne peut pas avoir l'argent, personne ne l'aura. Je vais effacer les structures de portage. Nord-Alpha va s'effondrer en une heure.

Lorenzo rechargea son arme. Ils descendirent vers les entrailles de la tour. Les pas des tueurs résonnaient déjà au-dessus d'eux. Sofia arriva devant une porte blindée. Elle brancha un lecteur de cartes. Ses doigts volaient sur l'écran tactile, une danse macabre de protocoles. La tablette glissa de ses mains ensanglantées, elle la rattrapa au vol, jura. La technologie était un outil sale, aussi faillible que les hommes.

Un bip. La porte s'ouvrit.

Ils entrèrent dans une salle baignée d'une lumière bleue. Des rangées de serveurs bourdonnaient. Sofia se dirigea vers la console. Lorenzo se posta en embuscade.

Soudain, la porte vola en éclats. Explosion. Lorenzo fit feu. Un assaillant s'effondra. Les autres avançaient derrière des boucliers tactiques.

— Sofia ! Maintenant !

Un message apparut à l'écran : *CONFIRMER LA SUPPRESSION DU GRAND LIVRE ?*

Elle marqua un temps d'arrêt. Des décennies de sang résumées en octets. Elle appuya sur *ENTRÉE*.

Sur les écrans, les colonnes virèrent au rouge avant de disparaître. Steiner venait de perdre son levier. Elle venait de tuer le clan pour sauver sa peau.

— C'est fait, dit-elle.

— Alors on sort, dit Lorenzo en jetant une grenade fumigène.

Ils émergèrent par une grille de ventilation dans une ruelle. La pluie milanaise lavait la poussière. Lorenzo rangea son arme.

— Steiner ne s'arrêtera pas, Sofia.

— Je n'ai rien volé, Lorenzo. J'ai supprimé la dette. Il est mort, il ne le sait pas encore. Maintenant, on retourne en Calabre. On va reconstruire. Mais avec mes règles.

Le trajet vers le sud fut une agonie de silence. Passé Salerne, l'air devint granuleux. À la zone industrielle de Lamezia, la Maserati s'arrêta devant un entrepôt de fruits. Tonio, le gérant, les accueillit, la sueur au front.

— Pourquoi les camions sont bloqués, Tonio ? demanda Sofia.

— La douane... un contrôle...

— Un virement de cinquante mille euros vers Malte, corrigea Sofia en montrant son téléphone. Le pragmatisme n'autorise pas la trahison, Tonio. C'est un bruit dans le système.

Elle fit un pas de côté. Lorenzo leva son Beretta. *Pfuitt.* Tonio s'effondra dans la poussière.

— Nettoyez ça, ordonna Lorenzo.

La montée vers Polsi se fit sous un ciel de sang. Le sanctuaire niché dans l'Aspromonte attendait. À l'intérieur de la bâtisse en pierre, les vieux chefs étaient assis autour d'une table de chêne. Vin aigre et sueur.

Don Calogero, le doyen, leva ses yeux laiteux.

— La fille de Malacarne. Tu viens nous parler de contrats ?

— Je viens vous parler de survie, répondit Sofia. Elle resta debout, immobile. Votre monde se meurt. Gioia Tauro est sous surveillance. Vos comptes sont gelés.

Elle posa une liasse de documents sur la table.

— Voici la Holding de Polsi. Chaque 'ndrina devient actionnaire d'une société à Londres. Vous ne serez plus des fugitifs, mais des investisseurs.

Domenico, le neveu, frappa la table.

— On n'a pas besoin de tes leçons, petite !

Sofia ne cilla pas. Elle posa une clé USB sur le bois. Silence. Un silence de mort.

— Là-dedans, Domenico, il y a tes échanges avec les services secrets pour vendre ton oncle.

Le visage de Domenico se décomposa. Calogero regarda Lorenzo.

— Accompagne mon neveu dehors. Il a besoin d'air.

Lorenzo saisit Domenico par l'épaule. Ils sortirent. Un seul coup de feu retentit dans la forêt, étouffé par les sapins. Lorenzo revint seul, une tache de sang sur son revers.

Calogero prit son stylo et signa.

— Le sang s'est dilué dans l'argent, Sofia, dit le vieux. Mais tu as gardé le goût du fer.

Sofia ramassa les papiers. Elle sortit dans la nuit froide de la montagne. Elle regarda sa main. Une coupure nette. Elle la fixa. Une entrée de données. Un rappel que le verre, contrairement aux chiffres, peut rompre.

— On rentre ? demanda Lorenzo.

— Non, répondit-elle. On commence. Les partenaires milanais pensaient qu'on était des paysans. On va leur montrer qu'on est des propriétaires.

Elle monta dans la voiture. L'écran de sa tablette éclaira son visage d'une lueur spectrale. Elle ouvrit un nouveau fichier. *Phase 2 : Liquidation*.

La guerre ne faisait que commencer. Elle n'était plus l'Héritière. Elle était le Système.

Chapitre 17

Le bastion de pierre

L'air dans la pièce principale de la villa San Luca n'était plus de l'oxygène, c'était de la poussière en suspension et de l'huile de moteur. Une chaleur lourde, poisseuse, s'accrochait aux murs de pierre de deux mètres d'épaisseur. À l'extérieur, l'Aspromonte s'éteignait sous un ciel de plomb, mais la montagne continuait de recracher la chaleur emmagasinée toute la journée.

Sofia était assise à la table massive en chêne, celle où leur père, don Gaetano, signait les ordres de mort. Devant elle, un ordinateur portable jetait un éclat cyclique sur ses pommettes saillantes. L'écran ne montrait plus de cascades de chiffres, mais des logs de connexions SSH et des protocoles de minage. Elle n'attaquait pas ; elle activait des failles achetées des mois à l'avance sur le darknet. Elle n'était pas douée, elle était préparée.

À trois mètres d'elle, dans l'ombre que la lampe de bureau ne parvenait pas à percer, Lorenzo vérifiait son matériel. Le cliquetis métallique de la culasse d'un Beretta 92FS résonna dans le silence, sec, définitif.

— Ils ne viendront pas pour discuter, Sofia. Les types que Francfort envoie ne portent pas de cravates. Ils portent des lunettes thermiques.

Sa voix était un grondement sourd, râpeux. Lorenzo se coula dans l'ombre près de la fenêtre. Sa chemise noire, trempée de sueur, s'ouvrait sur un torse barré de cicatrices anciennes, vestiges d'une époque où le sang se versait pour des arpents de terre et non pour des taux d'intérêt.

Sofia ne cilla pas. Ses doigts martelaient le clavier.

— Les banques n'aiment pas le désordre, Lorenzo. Elles préfèrent l'ablation chirurgicale. Si nous disparaissions ce soir, les actifs sont gelés, la structure s'effondre. C'est une liquidation judiciaire avec des silencieux.

Elle tourna l'écran. La réverbération sur les lunettes d'Andrea, prostré dans un coin, trahit sa terreur. Une carte thermique de la propriété s'affichait. Six points rouges franchissaient la limite sud, là où les oliviers centenaires cédaient la place au maquis.

— Six ? grogna Lorenzo. Ils nous sous-estiment.

— Ce sont des mercenaires sous contrat avec une firme de Genève. Ils ne viennent pas pour l'honneur, ils viennent pour le registre.

Lorenzo écarta d'un millimètre le volet de bois vermoulu. L'odeur de la bergamote écrasée et de la terre sèche monta jusqu'à ses narines.

— Le registre, c'est du papier, Sofia. Ce qui compte, c'est qui tient le fusil.

— La peur demande un entretien constant, Lorenzo. Le besoin, lui, s'auto-alimente. Le registre est notre oxygène.

Un silence de mort retomba. Au sous-sol, le scintillement des diodes des serveurs, installés derrière les murs d'une chapelle du XVIIe siècle, formait une ville miniature de lumières rouges et vertes. Le pouls de la forteresse.

Le courant fut coupé.

L'ordinateur de Sofia bascula sur batterie. La pièce plongea dans une pénombre striée par les derniers rayons d'un soleil agonisant.

— Prépare-toi, dit Lorenzo.

Il lui jeta un boîtier noir, un récepteur couplé aux caméras de chasse infrarouges.

— Tu es mes yeux. Moi, je fais le ménage.

Sofia fixa le boîtier. Son cœur battait avec une régularité de métronome. Elle n'était pas une victime, elle était l'architecte. Lorenzo était l'outil.

— Entrée par les cuisines, dit-elle d'une voix monocorde. Deux hommes. Gaz. Ne respire pas.

Lorenzo disparut dans le couloir avec une agilité de prédateur. Il connaissait chaque craquement du plancher. Il était chez lui. Sofia resta seule dans la grande salle, où l'odeur de la cire d'abeille luttait avec l'ozone de l'électronique.

Une explosion sourde fit trembler les fondations. Charge de rupture. Le bruit fut suivi de trois claquements secs. Des tirs de subsoniques. Sofia regarda son écran. Un point rouge s'éteignit.

— Un de moins. Lorenzo, un autre par le cellier. Bas. Il rampe.

La réponse fut un bruit de chair impactée et un râle étouffé. Pas de coup de feu. La lame.

Elle se leva, emportant son ordinateur vers la chapelle. Elle s'engagea dans l'escalier dérobé. Obscurité totale. Elle connaissait le nombre de marches : vingt-deux. Au bas, un éclat de lumière tactique balaya le couloir. Faisceau blanc, froid. Sofia se colla contre la pierre humide. Frottement du nylon. Un professionnel.

— Je sais que vous êtes là, Mademoiselle Vallo. Donnez-nous le disque dur.

Sofia ne répondit pas. Ses doigts rencontrèrent un vieux bougeoir en bronze.

— Le droit n'est qu'une question de territoire, déclara-t-elle, sa voix résonnant sous la voûte. Et ici, vous êtes hors juridiction.

L'homme tourna l'angle, arme levée. Au-dessus de lui, une ombre se détacha du plafond. Lorenzo, suspendu à une poutre, se laissa tomber. Ses mains se refermèrent sur le cou du mercenaire avec la force d'un étau. Le craquement des cervicales fut net, comme une branche sèche brisée en plein hiver.

L'homme s'effondra, marionnette sans fils. Lorenzo ramassa le MP7 compact et le tendit à sa sœur.

— Le prochain, tu le fais toi-même. La théorie ne protège pas du plomb.

Sofia ignore l'arme.

— Ils se regroupent dans la cour. Ils vont tirer à travers les volets.

— La cour est un piège. Père y a fait couler du béton armé.

— Ils passeront par le toit pour incendier la villa. Ils veulent effacer la trace.

Elle atteint le panneau de contrôle derrière la fresque décolorée de saint François.

— J'active le système au CO2. Dans soixante secondes, il n'y aura plus un milligramme d'oxygène au rez-de-chaussée.

Lorenzo eut un rire sans joie.

— Tu tues sans même les regarder. Tu es bien une Vallo.

Il l'entraîna vers la crypte, seule zone pressurisée. Lorenzo pesa sur le levier d'acier. Le joint siffla. À travers l'oculus, ils regardèrent le couloir. Un mercenaire apparut, suffoquant. Il lâcha son fusil, ses mains agrippées à sa gorge. Ses yeux sortirent de leurs orbites. Il s'effondra contre la porte, ses ongles griffant inutilement le métal. Sofia ne cilla pas. Une erreur de calcul en train d'être corrigée.

— C'est propre, murmura Lorenzo.

— C'est l'avenir. Le sang est une ressource trop coûteuse.

Dehors, le vent de l'Aspromonte faisait gémir les oliviers. Lorenzo s'assit sur une

caisse de munitions.

— On est les derniers, Sofia. Le clan, c'est juste nous deux dans un trou.

— Non. Le clan, c'est l'infrastructure. Le sang n'est que le lubrifiant.

Elle tapa une commande. *TRANSFERT TERMINÉ*. Les preuves de blanchiment étaient désormais miroitées en Islande et au Panama.

— Le cycle de ventilation va prendre dix minutes. Patience.

Dix minutes plus tard, ils sortirent. Lorenzo enjamba le corps du mercenaire. Il s'accroupit, fouilla les poches. Il en sortit un smartphone renforcé et un brouilleur qu'il écrasa sous son talon.

— Ils ne voulaient pas que tu appelles tes amis en robe noire.

Sofia regardait l'horizon. L'air était saturé de bergamote sauvage et de poudre.

— Mes amis n'auraient rien pu faire. C'est une liquidation d'actifs. Regarde ses bottes. Cuir italien, semelle Vibram neuve. Ils font partie des frais de fonctionnement d'un fonds d'investissement.

Elle connecta le téléphone du mort à son terminal. Elle brisa les clés. Des noms apparurent.

— "Global Asset Protection". Le signataire de l'ordre... C'est le juge Moretti. Mon mentor.

Lorenzo cracha au sol.

— Ton patron ? Celui qui veut nettoyer le pays ?

— Il ne veut pas nous arrêter. Il veut le contrôle des énergies renouvelables. Nous sommes des concurrents déloyaux sur un marché régulé.

Un bruit sourd résonna en haut. Quelqu'un frappait le sol avec une masse.

— Lorenzo ?

— Ouais ?

— Tue-les tous.

Lorenzo disparut dans l'obscurité. Sofia lança une rumeur de faillite sur la banque de Moretti via son réseau de bots. En haut, un premier coup de feu retentit. Lorenzo travaillait dans le noir. Il saisit le deuxième mercenaire par la gorge, enfonçant une lame sous la base du crâne. Déconnexion neurologique. Le corps fut déposé sans bruit.

L'escalier de la cave grinça. Andrea entra, un pistolet à la main. Il tremblait.

— Sofia... Annule le transfert.

— Tire, Andrea. Mais au moment où mon cœur s'arrêtera, les preuves de vos malversations partiront à toute la presse européenne. Moretti finira dans un fossé.

Lorenzo surgit derrière Andrea, lui tordit le poignet jusqu'au craquement — un son de bois sec. Il récupéra l'arme avant qu'elle ne touche le sol.

— On en fait quoi ?

— Il a les mains sales. Il fait partie de la famille. Garde-le. On a besoin d'un témoin.

Sofia remonta sur la terrasse. L'aube pointait, traînée de sang sur l'Aspromonte. Lorenzo réapparut, lavant le rose sale qui maculait sa peau au puits de la cour. Un mouvement dans les herbes attira son attention. Un mercenaire blessé tentait de ramper.

Sofia s'approcha de lui. L'homme la regarda avec haine.

— Pour qui travailles-tu vraiment ?

— Vous ne comprenez pas... Moretti n'est qu'un paravent. Vous jouez avec des forces...

Une détonation sèche claqua depuis la colline. La tête du mercenaire explosa. Sofia sentit une goutte chaude percuter sa joue. Lorenzo la projeta derrière le rebord du

puits.

— Sniper. Ils nettoient les traces.

Sofia passa sa main sur son visage. Elle regarda ses doigts tachés d'un rouge vif. La réalité organique.

— On part, Lorenzo. Le château est à Milan.

Elle monta dans sa chambre, prit son sac et le pistolet automatique que son père lui avait donné. Elle redescendit. Lorenzo l'attendait.

— Tu as du sang là, dit-il en désignant sa joue.

Sofia le regarda droit dans les yeux. Elle ne l'essuya pas.

— Je sais. C'est mon nouveau maquillage de guerre.

Ils montèrent dans la berline blindée. Lorenzo démarra. Le V8 gronda. Dans son esprit, les graphiques de la bourse continuaient de chuter. Les chiffres étaient rouges, de la même couleur que la tache sur son visage. Le bastion de pierre s'éloignait, remplacé par une forteresse de silicium, invisible et absolue. Sofia tenait le fléau de la balance, et elle n'avait aucune intention de le lâcher.

Chapitre 18

Face-à-face fratricide

La poussière ne retombait pas. Elle flottait dans l'aube naissante, une brume ocre et grise s'accrochant aux lambeaux des rideaux de soie. La villa des Arcuri, ce bastion de pierre qui avait dominé l'Aspromonte pendant trois générations, n'était plus qu'une carcasse éviscérée exhalant une odeur de soufre et de bergamote écrasée. Le silence était total, une chape de plomb que seul le craquement du bois calciné venait parfois rompre.

Sofia se tenait au centre du grand salon. Ses chaussures de cuir fin craquaient sur les débris de Murano. Elle ne tremblait pas. Ses yeux avaient cette opacité minérale des Arcuri, une absence totale de reflet. Dans sa main droite, le Beretta 92FS semblait être une extension naturelle de son bras, rigide, verrouillée par une volonté froide. Face à elle, Lorenzo était affalé contre le marbre veiné d'une colonne fissurée. Le sang de son arcade traçait un sillon sombre dans sa barbe. Sa chemise de lin blanc, jadis symbole de sa superbe de *Capobastone*, n'était plus qu'une loque terreuse.

— Tu n'as pas le cran, Sofia, cracha-t-il dans un sifflement rauque. Le sang ne se lave pas avec de l'encre.

Sofia ne cilla pas. Elle observa l'impact de balle dans le mur, juste derrière la tête de son frère.

— Le sang est un mauvais investissement, Lorenzo. C'est instable. C'est bruyant.

Elle fit un pas. Le canon de l'arme suivit le mouvement avec une précision chirurgicale. Elle jeta une chemise cartonnée aux pieds de son frère. Le dossier

s'ouvrit sur des schémas de holdings et des flux financiers cryptés.

— C'est quoi ça ? grogna Lorenzo.

— Ta radiation. J'ai transféré les actifs du *comparto edilizio* vers une fondation londonienne. Tes comptes sont gelés sous l'accusation de financement du terrorisme. Tu ne seras pas un martyr, Lorenzo. On ne chantera pas tes louanges dans les bars de San Luca. Tu seras un dossier classé dans une archive froide. Un numéro d'écrou à Voghera, sous le régime du 41-bis. L'oubli administratif.

La fureur dans les yeux de Lorenzo laissa place à une incompréhension paniquée. C'était sa faille : la terreur du néant.

— Tue-moi, Sofia. Finis-en comme une Arcuri.

— Non. Te tuer serait une erreur de gestion. Un mort est une légende. Un prisonnier oublié est une statistique.

Lorenzo tenta un mouvement désespéré vers sa cheville. Sofia n'hésita pas. Elle ne visa ni le cœur, ni la tête. Elle tira dans l'épaule droite. Le coup de feu tonna sous la voûte brisée, un claquement sec, clinique. Lorenzo fut projeté contre la colonne, hurlant une plainte animale. Sofia regarda le sang imbiber le marbre avec une froideur de biologiste.

— Tu as perdu le droit à une sortie spectaculaire.

Elle rangea son arme, ramassa le dossier et se dirigea vers la sortie sans un regard en arrière. Dehors, les sirènes des carabinieri montaient déjà de la plaine.

La route serpentait entre les parois de roche grise. Sofia conduisait avec une précision millimétrée, ses mains gantées fermes sur le volant. À mesure qu'elle descendait vers

la vallée, l'odeur de la Calabre s'effaçait. Elle s'arrêta près d'un vieux pont en pierre et sortit le *Mastro*, le registre secret des rituels et des comptes du clan. Elle l'ouvrit une dernière fois, puis y mit le feu avec un briquet en argent. Le carton brûla lentement. Quand il ne resta que des cendres, elle les éparpilla d'un geste sec.

Le passé était consumé.

Le trajet vers le Nord fut une ascension thermique inversée. Plus Sofia approchait de Milan, plus le climat devenait polaire. L'asphalte devenait plus lisse, l'air plus rare. Elle gara l'Alfa Romeo dans le parking souterrain de la Via Montenapoleone, un espace de béton lissé éclairé par des néons chirurgicaux. L'air sentait l'ozone et le purificateur industriel.

L'ascenseur la propulsa au quarante-deuxième étage. Les portes s'ouvrirent sur un hall de marbre gris. Maître Arcuri l'attendait, entouré des représentants de Gen-O-Logic et d'un homme au visage de pierre nommé Weber.

— La succession est close, annonça Sofia en entrant dans la salle de conférence. Mon frère a pris sa retraite.

Arcuri scruta le visage de Sofia. Il ne vit aucune trace de la poussière de l'Aspromonte, seulement la détermination d'une femme devenue une interface.

— Bien, dit Weber d'un ton monocorde. Les banques de conformité attendent la signature électronique pour le rachat de la branche biotechnologie.

Sofia s'assit au bout de la table. La place du pouvoir. Elle ouvrit son ordinateur. L'écran inonda son visage d'une lumière bleue, spectrale. Ses doigts survolaient le clavier.

— Les actifs de Gioia Tauro sont déjà convertis en crypto-obligations, dit-elle sans

lever les yeux. Nous n'avons plus besoin de ports. Nous avons besoin de serveurs.

Weber la fixa, cherchant une faille dans cette opacité minérale.

— Vous avez conscience que Gen-O-Logic n'aime pas les fantômes, Sofia ? Même les fantômes administratifs.

Il posa une enveloppe kraft sur la table. Sofia ne l'ouvrit pas. Elle savait ce qu'elle contenait : la confirmation que Lorenzo avait été admis en unité psychiatrique de haute sécurité sous une identité fictive. L'effacement était total.

— C'est compris, répondit-elle.

Elle signa le contrat d'un geste sec. La transaction était propre. La transaction était légale.

Une fois seule dans son bureau de soixante mètres carrés, Sofia fixa la baie vitrée. Milan s'étalait devant elle, une fourmilière d'acier et de verre. Elle n'était plus une sœur, ni une magistrate, ni une héritière. Elle était le système. Elle ferma les yeux une seconde, imaginant l'odeur de la terre brûlée, puis les rouvrit sur la pureté des algorithmes.

La violence n'était plus un acte, c'était une clause de confidentialité. Et elle comptait bien la faire respecter.

Elle augmenta la climatisation. L'air devint glacial dans la pièce. C'était la température idéale pour régner. Le voyage ne faisait que commencer.

Chapitre 19

L'épuration judiciaire

L'aube sur Reggio Calabria n'avait rien de rédempteur. C'était une lumière crue, sans ombre protectrice, qui frappait les façades décrépies du front de mer avant de s'écraser sur le béton du palais de justice. Dans le bureau du procureur adjoint Valente, l'air conditionné brassait une odeur de vieux tabac et de papier glacé. Sofia était assise, le dos droit, les mains croisées sur une chemise cartonnée lie-de-vin. Elle observa ses paumes. Elles étaient parfaitement immobiles, étrangères aux battements de son propre cœur.

En face d'elle, Valente remuait son café avec une cuillère en plastique. Le bruit du frottement contre le gobelet était le seul métronome de ce silence pesant. L'homme portait des cernes comme des ecchymoses, stigmates de trente ans passés à vider la mer à la petite cuillère.

— Vous savez ce que vous faites, Sofia ? demanda-t-il enfin d'une voix râpée par le tabac.

— Je nettoie, Dottore.

— On ne nettoie pas la Calabre. On déplace la poussière.

Sofia poussa la chemise sur le bureau. Le bois grinça. À l'intérieur, une clé USB noire et un registre papier aux tranches jaunies. C'était la comptabilité du clan, mais une version chirurgicale. Les noms des sociétés de gestion d'éoliennes et les comptes de compensation à Singapour — ses outils de demain — avaient disparu. À leur place, une traînée de chiffres pointant directement vers les structures de son frère,

Lorenzo.

— Lorenzo est le dernier verrou, dit-elle. Une fois qu'il saute, le système change de main.

Valente feuilleta les pages avec une lenteur de prêtre. Ses yeux s'arrêtèrent sur l'écriture de leur père, anguleuse et brutale.

— Votre frère ne se laissera pas emmener pour une signature de mandat, murmura Valente.

— Allez le chercher là où il se croit roi. C'est là qu'il est le plus vulnérable.

À soixante kilomètres de là, dans les contreforts de l'Aspromonte, l'air sentait la bergamote et la poussière de pierre. Le refuge de Lorenzo était une bergerie transformée en forteresse. Lorenzo nettoyait la culasse de son Benelli avec un chiffon huileux. Le geste était répétitif, religieux.

— La gamine est au palais ce matin, dit Santo, un soldat à la peau tannée.

Lorenzo ne leva pas les yeux. Le cliquetis du métal résonna dans la pièce voûtée.

— Elle croit que les lois sont des murs, répondit-il. Elle a oublié que les murs, ça s'abat. Le sang coule toujours plus vite que l'argent.

Un battement de cœur lointain fit vibrer la table. Un hélicoptère. Puis la porte en chêne vola en éclats sous une charge de rupture. La violence fut immédiate, sans chorégraphie. Santo n'eut pas le temps de poser son verre ; une rafale courte de MP5 le projeta contre le mur, le vin se mélangeant au rouge plus sombre de ses poumons

perforés.

Lorenzo plongeait, mais un flashbang transforma l'air en une nappe de coton blanc. Il sentit le poids de trois hommes sur son dos. Son visage fut écrasé contre le sol froid, l'odeur de l'huile d'arme se mêlant à celle du calcaire. En quelques secondes, le chaos s'était figé en une scène de crime stérile. Les agents du ROS s'écartèrent pour laisser passer un jeune procureur ambitieux, celui que Sofia avait elle-même désigné à Valente.

Lorenzo, la joue en sang, leva la tête.

— Elle vous a donné quoi pour me vendre ?

L'officier ne répondit pas. Il ramassa le registre que Lorenzo gardait près de lui. Le registre original. Celui que Sofia avait pris soin de remplacer par une copie falsifiée dans les dossiers officiels, afin que les preuves saisies ici valident sa propre réécriture de l'histoire du clan.

Le soir même, Milan accueillit Sofia sous une pluie fine et déshumanisée. L'appartement du trente-deuxième étage était une boîte de verre et d'acier brossé. Elle posa son sac sur l'îlot central. La bergamote qu'elle avait ramassée à Reggio roula sur le plan de travail.

Elle alla vers la baie vitrée. Milan s'étalait en dessous, une grille de lumières froides. Un déplacement d'air derrière elle lui indiqua qu'elle n'était plus seule. Elle ne se figea pas. Elle glissa sa main vers le tiroir dissimulé sous le plan de travail. Elle en sortit un Glock 19 et pivota.

L'homme était assis dans le canapé gris. U'Lupu. Le vieux soldat de son père.

— Tu as vendu le sang pour du vide, Sofia, dit-il d'une voix qui ressemblait à un frottement de pierres.

— Lorenzo était un passif. J'ai liquidé la dette.

— On ne liquide pas la terre.

U'Lupu se leva. Sofia ne baissa pas son arme. Son bras était une extension du métal, sans un tremblement.

— La montagne ne répond plus au téléphone, U'Lupu, dit-elle avec un cynisme glacé. J'ai racheté les créances de ses incendies. Vos bergers ne gardent plus rien, ils surveillent mes éoliennes. Sors d'ici. Va dire à ceux qui restent que s'ils veulent manger, ils devront apprendre à lire un bilan comptable.

U'Lupu la regarda. Il y avait un respect sauvage dans ses yeux, celui du loup devant le piège d'acier.

— Ton père pensait que tu étais la plus faible, murmura-t-il. Il n'avait pas compris que tu n'as aucun honneur. Tu n'as que de l'absence.

Il sortit sans un bruit. Sofia resta seule. Elle rangea son arme. Elle ne ressentait ni joie, ni tristesse, juste la fluidité d'un mécanisme dont les rouages s'emboîtent enfin.

Le lendemain, sur le chantier de son nouveau siège social, un incident l'appelait. Un ouvrier calabrais avait tenté de glisser une médaille de saint Christophe dans les fondations. Sofia se rendit sur place. L'homme était assis sur une caisse, le regard provocateur.

Elle s'approcha, saisit le pistolet à scellement pneumatique qui traînait sur l'établi. Un claquement pneumatique, presque insignifiant sous le hurlement des meuleuses. L'acier trouva l'os. L'homme ne cria pas tout de suite ; il regarda sa main clouée à la caisse avec la stupéfaction d'un enfant qui vient de découvrir la gravité.

— La terre reste en Calabre, dit Sofia à son oreille. Ici, on utilise l'acier.

Elle se nettoya les mains avec un gel hydroalcoolique, puis quitta le chantier pour rejoindre le Palais de Justice de Milan.

Elle entra dans la salle d'audience où le procureur Martini l'attendait. Elle portait sa robe de magistrate, impeccable. Elle s'installa, ouvrit son carnet. Elle n'était plus une héritière. Elle était la structure.

Dans sa cuisine, à l'autre bout de la ville, la bergamote abandonnée sur le plan de travail commençait à s'oxyder. La peau brunissait, le fruit se recroquevillait lentement, s'asphyxiant dans l'air stérile de l'appartement. C'était une décomposition silencieuse, l'agonie sans éclat d'un vieux monde dont plus personne n'avait besoin.

— La séance est ouverte, dit le juge.

Sofia leva les yeux vers le box des accusés. Le mal avait simplement changé de costume, troquant la veste de cuir pour la soie grise. Elle commença à écrire. Son écriture était droite, anguleuse, une suite de chiffres et de lois qui ne connaissaient plus le nom du sang.

Chapitre 20

L'héritière du froid

Le silence du trente-deuxième étage n'avait rien de commun avec celui des collines de l'Aspromonte. Là-bas, dans le Sud, le silence est une bête vivante, saturée du bourdonnement des insectes et du craquement de la terre qui se fend sous la canicule. Ici, au cœur de Milan, dans les bureaux de *Vento del Sud S.p.A.*, le silence était un produit de luxe filtré par le triple vitrage, étouffé par la moquette de laine vierge, stabilisé par une climatisation qui maintenait une constante de dix-neuf degrés. Un froid clinique.

Sofia ne regardait pas les hommes assis autour de la table en chêne pétrifié. Elle fixait son reflet dans la baie vitrée surplombant la Piazza Gae Aulenti. La magistrate stagiaire aux jeans élimés avait disparu. À sa place se tenait une silhouette sculptée dans le cachemire bleu nuit, les cheveux tirés en un chignon si serré qu'il semblait figer ses traits dans un masque d'impassibilité marmoréenne. Ses yeux n'étaient plus des fenêtres, mais des optiques de caméras de surveillance, captant le mouvement sans jamais le juger.

— Le rapport de conformité pour le parc éolien de San Luca, dit-elle. Sa voix était une lame de scalpel glissée sur de la soie.

À sa droite, le docteur Valenti s'agita. Cet ancien haut fonctionnaire dont le réseau s'étendait des loges maçonniques de Rome aux conseils d'administration de la City la regardait comme une curiosité : une héritière qui articulait la géométrie des flux de capitaux avec plus de précision que celle d'une Lupara.

— La *due diligence* est terminée, Sofia, répondit Valenti en tapotant un dossier en

cuir. Le terrain est sécurisé. Les subventions européennes sont débloquées. Mais il reste le problème de la parcelle 402. Le propriétaire refuse de vendre. *Onorato & Fils*.

Le nom flotta dans l'air comme une odeur de soufre. *Onorato*. Le nom de jeune fille de leur mère. Lorenzo, son frère, le vestige d'un monde de sang et de poussière qui refusait de s'effacer.

— Lorenzo, dit Sofia. Ce n'était pas une question.

Un léger craquement se fit entendre. Sofia venait de briser son stylo-plume Montblanc sous la pression de ses doigts. Elle ne cilla pas. Elle observa les fragments de résine précieuse sur la table avec une indifférence de légiste.

— L'honneur est une passivité toxique, reprit-elle. Une variable qui n'entre pas dans le calcul de l'EBITDA. Maître Moretti, vous avez les registres ?

L'avocat historique de la famille, celui qui avait blanchi l'argent des raptés des années 80, hocha la tête.

— Le notaire de Locri est... malléable, murmura Moretti. Mais lancer une procédure maintenant est un suicide financier.

— Aucun suicide. Une perquisition aura lieu demain à six heures chez Lorenzo. Je dispose d'un substitut du procureur dont je détiens les photos de la dernière escapade à Lugano ; il signera ce que je lui présenterai. La parcelle 402 sera placée sous séquestre judiciaire. Et l'administrateur nommé pour gérer le bien sera vous, Maître Moretti. Vous signerez la cession de bail à *Vento del Sud* dès votre prise de fonction.

Un silence de plomb s'écrasa sur la table. Sofia n'utilisait pas de tueurs à gages. Elle

utilisait l'État. Elle utilisait la Justice comme un hachoir pour démembrer son propre sang.

La porte de la salle s'ouvrit sans que personne n'ait frappé. Un homme entra, laissant une trace d'eau boueuse sur la moquette immaculée. Gianni, son garde du corps formé aux tactiques des services secrets, lui tendit un téléphone.

— C'est lui.

Sofia fit signe au conseil de sortir. Ils s'exécutèrent tête basse, comme des écoliers pris en faute. Elle porta l'appareil à son oreille.

— Sofia, dit la voix rocailleuse à l'autre bout. J'ai vu tes éoliennes sur la colline de notre grand-père. Elles ressemblent à des squelettes blancs. Elles font un bruit de mort.

— Elles produisent de l'énergie pour dix mille foyers, Lorenzo. Elles génèrent des profits que tu ne pourrais même pas compter sans enlever tes chaussures. Rends-moi la parcelle 402.

— On ne tue pas son propre sang pour des moulins à vent, cracha-t-il.

— Le sang est un liquide très coûteux, Lorenzo. Et je déteste le gaspillage. Si tu poses un pied sur ce chantier, tu ne finiras pas en prison. Tu finiras dans un bilan comptable. Comme une perte sèche.

Elle raccrocha. Gianni réapparut dans l'encadrement de la porte.

— Monsieur Lorenzo est en bas, Donna Sofia. Il trouble l'ordre public.

— Réglez ça, Gianni. Pas de bruit. Faites-le comme on le ferait pour un incident

technique sur une turbine. On démonte, on remplace, on évacue les déchets.

Elle retourna s'asseoir, ramassa les morceaux de son stylo brisé et les déposa soigneusement dans la corbeille. Elle ouvrit un nouveau dossier. Des contrats d'approvisionnement pour le lithium. Des milliards d'euros. Dehors, un cri étouffé monta, à peine audible par-delà les trente-deux étages de vide.

La porte s'ouvrit à nouveau. Jean-Baptiste Vasseur, de la HSBC, entra avec la fluidité d'un prédateur de haute finance.

— Monsieur Vasseur, veuillez vous asseoir.

— Mademoiselle Bianchi, la conformité s'inquiète de la phase B. Passer de zéro à quatre cents millions d'actifs en dix-huit mois... Cela crée des turbulences.

— Les turbulences sont pour ceux qui ne savent pas piloter. Les graphiques de flux croisés dessinent ici la géométrie d'un crime parfait : légal, audité, et pourtant mortel. Si vous voulez plus de garanties tangibles, je vous enverrai un échantillon de la terre de San Luca. Elle est très rouge. Très riche.

Vasseur marqua un temps d'arrêt. Le sous-texte le frappa au plexus. Accepter ces titres, c'était signer un pacte de sang.

Une fois Vasseur parti, la porte glissa à nouveau. Un homme en uniforme de maintenance entra. Il tenait une caisse à outils. Il se dirigea vers le panneau électrique.

— Je n'ai pas demandé d'intervention, dit Sofia. Sa main descendit vers le tiroir de son bureau où reposait un Glock 17.

— Le serveur du 32ème chauffe, Mademoiselle, répondit l'homme.

L'accent était une insulte à la neutralité milanaise. Une rudesse calabraise, sortie de la pierre. L'homme se tourna, une cicatrice lui barrant la joue.

— Votre frère n'aime pas Milan, Mademoiselle. Il dit qu'ici, on n'y sent plus l'odeur de la famille. Si elle a oublié l'odeur, je vais lui rappeler.

Il sortit un Zippo et le lança vers le rideau de velours. Le tissu s'embrasa avec une lueur chimique. Sofia ne se leva pas. Elle sortit l'arme et la posa sur le dossier, le canon pointé vers l'intrus.

— Vous allez mourir dans cette pièce.

L'homme plongea la main dans sa caisse. Sofia pressa la détente. Deux fois. Deux claquements secs, comme une agrafeuse industrielle. L'homme fut projeté en arrière, son épaule explosant contre le panneau électrique. Sofia se leva, contourna la table et observa le corps qui tressautait. Elle ne ressentait aucune pitié, juste une immense fatigue bureaucratique. Elle ramassa le Zippo, essuya une tache de sang sur son escarpin avec un mouchoir en soie, puis appuya sur l'interphone.

— Mademoiselle Bianchi, un incident technique. Appelez l'équipe de nettoyage habituelle. Un colis à évacuer par le quai numéro 4.

Elle enfila sa veste de tailleur et descendit au garage privé. Une silhouette était adossée à sa Maserati. Lorenzo. Il était en bras de chemise, les mains noires. Il épluchait une bergamote avec un couteau de berger.

— Tu as fait du bruit là-haut, Sofia.

— Tu aurais dû rester mort, Lorenzo. C'était plus simple pour la comptabilité.

— Tu as tes bureaux de verre, j'ai mes trous dans la terre. Mais c'est le même sang. Goûte. C'est le goût de la vérité. C'est amer, et ça ne s'oublie jamais.

Il lui tendit un quartier du fruit. Sofia le porta à ses lèvres. L'amertume l'envahit, corrosive.

— Très bien, Lorenzo. On rentre à la maison. Mais c'est moi qui conduis.

La Mercedes-Maybach dévorait l'A1 vers le sud. À l'intérieur, le silence était un caisson d'isolation sensorielle. Lorenzo laissait une trace de cambouis gras sur le cuir blanc. Ils atteignirent la Calabre sous un ciel bleu acier. La bâtisse de pierre grise de l'oncle Domenico les attendait.

— Tu n'es plus une de nous, Sofia, murmura le vieil homme en la voyant ouvrir son ordinateur sur la table de la cuisine. Tu es devenue une machine. Ton père... on sentait l'homme. Toi, tu es le vide.

— Mon père est mort dans une cave, mon oncle. Je ne suis pas le vide. Je suis la mise à jour.

Une explosion lointaine fit vibrer les vitres. Le dépôt de Pasquale, le nœud de raccordement des dissidents, venait de disparaître. Lorenzo entra, l'odeur de gazole collée à la peau.

— C'est nettoyé, dit-il.

— Et le registre ? demanda Sofia.

— Brûlé. On sait qui nous doit quoi.

Sofia ferma son écran.

— En le brûlant, tu as effacé quarante millions d'euros. Tu veux supprimer l'ennemi, Lorenzo. Moi, je l'intègre. J'ai racheté la dette de Pasquale via le Luxembourg. S'il veut manger demain, il devra me demander l'autorisation. Un mort est un passif. Un homme endetté est un actif productif.

Elle sortit dans la cour. L'incendie de la colline n'était plus qu'une lueur mourante. Elle cueillit une bergamote, l'écrasa entre ses mains. L'odeur acide était celle de sa terre, une terre qu'elle dominait en la transformant en colonnes de chiffres.

Elle remonta dans la voiture. Son téléphone vibra. Le titre de son groupe avait pris 4 % à l'ouverture. Le marché aimait l'ordre. Elle mit ses lunettes de soleil alors que l'avion privé s'arrachait à la piste de Lamezia Terme.

— On reviendra quand ? demanda Lorenzo.

Sofia aligna ses dossiers avec une précision maniaque.

— On ne revient jamais vraiment, Lorenzo. La proximité crée des sentiments. Les sentiments créent des erreurs. À partir d'aujourd'hui, la Calabre n'est plus notre foyer. C'est notre entrepôt.

Dans le reflet noir de la vitre, il ne restait plus rien de la gamine de San Luca. Juste une structure. Une interface. Le nouveau monde n'avait pas besoin de chefs, il avait besoin d'administrateurs. Et elle venait de liquider la concurrence. Elle tourna une page. Le papier craqua dans la cabine pressurisée. Un bruit net. Tranchant. Le son du pouvoir moderne. Elle était l'Héritière du Froid. Et le monde allait bientôt geler.

FIN

Merci d'avoir lu "L'Héritière de Calabre"

Une œuvre écrite par Seb Le Reveur

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)